

**Arnoldiana, ou
Sophie Arnould
et ses
contemporaines;
recueil choisi**

Arnould

LIREGRATUITEMENT.COM

**Arnoldiana, ou Sophie
Arnould et ses
contemporaines;
recueil choisi**

**d'Anecdotes piquantes,
de Réparties et de bons
Mots de Mlle Arnould
précédé d'une notice
sur sa vie précédé
d'une Notice sur sa Vie
et sur l'Académie
impériale de Musique.**

Arnould

[LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM](http://LIREGRATUITEMENT.COM)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze
minutes par jour.

L'AMOUR_.»

* * * * *

Poinsinet était de l'Académie de Dijon; mais il perdit cette place à la suite d'un procès singulier qu'il eut avec Mlle Duprat, qui l'accusait de lui avoir escamoté une montre d'or. Un jour que ce poète, si souvent mystifié, lisait une comédie composée, selon sa coutume, de traits pillés çà et là, tout à coup un chien se mit à japper. «_Voyez_, dit Sophie, _comme cet animal aboie au voleur_.»

* * * * *

Mlle Laville était une fort jolie personne à laquelle un jeune artiste de l'Opéra enseignait la musique vocale. Cet artiste vantait un jour à Sophie les charmes de son écolière. «_Ah! fripon_, lui dit-elle, _je gage qu'en donnant vos leçons vous avez un oeil AU CHANT et l'autre A LA VILLE_.»

* * * * *

Un censeur atrabilaire étant au foyer de l'Opéra, blâmait l'inconduite de certaines femmes galantes qui semblent braver toutes les lois de la bienséance; il critiquait surtout le luxe scandaleux des courtisanes et des actrices. Mlle Arnould, ennuyée de cette diatribe, lui dit sèchement: «_Eh! monsieur, laissez-les jouir de la perte de leur réputation_.»

* * * * *

Mlle G., par une charité bien rare chez les danseuses de l'Opéra, répandait les largesses de ses amans sur des familles infortunées qu'elle allait chercher embéguinée dans une coiffe noire, avec tout l'attrail d'une dévote consommée. L'hiver de 1768 fut fort rude; elle distribua en un seul jour une somme de 10,000 liv. que le prince de Soubise lui avait donnée pour ses étrennes. Sophie Arnould voulant marcher sur ses traces, alla visiter les pauvres malades de l'Hôtel-Dieu. Etant parvenue dans la salle des femmes en couche, elle dit aux soeurs qui l'accompagnaient: «_Ce n'est pas ici que vous regrettez votre voeu de virginité?_»

* * * * *

Un homme de la cour, entiché de la métromanie, lui adressa un madrigal de sa façon. Cette petite pièce avait coûté à l'auteur beaucoup plus qu'elle ne valait. Un de ses amis ayant demandé à Mlle Arnould ce qu'elle en pensait, elle répondit: «_Ces vers ressemblent aux eaux de Versailles; ils ne coulent pas de source._»

* * * * *

M. Dangé, fermier général, étant à l'Opéra, rencontra M. de Béranger, lieutenant général; il le prit pour un de ses amis, et lui donna un soufflet en signe de familiarité. Le traitant s'apercevant de sa méprise se sauve; le militaire veut courir après; Sophie l'arrête et lui dit: «_Ah! monsieur, qu'allez-vous faire? Vous ne savez donc pas quel DANGÉ vous courez?_»

* * * * *

Mlle Beaumenard, dont le luxe avait scandalisé tant de duchesses, avait la sotte manie d'avoir des amans à ses gages; elle donnait d'une main ce qu'elle recevait de l'autre, et Belcourt

acheva, en l'épousant, de ruiner ses épargnes. Sophie disait à son sujet: «_Il est des femmes qui regardent les amans du même oeil que les cartes; elles s'en servent pour jouer quelque temps; elles les rejettent ensuite, en demandent de neuves, et finissent par perdre avec les neuves tout ce qu'elles ont gagné avec les vieilles._»

* * * * *

Elle eut une discussion fort vive avec un nommé Talon, violoncelle du Concert spirituel. Comme il cherchait à la molester par des sarcasmes un peu mordans, elle lui répondit: «_Mon pauvre Talon, tout ce que vous dites part de si bas que cela ne peut m'atteindre._»

* * * * *

M. F. publia à l'âge de treize ans un recueil de poésies; sa grande jeunesse et la vivacité de son esprit lui ayant acquis de puissantes protections, il vint se fixer à Paris, et Mlle Arnould voulut être son Mécène. Ninon de Lenclos légua au jeune Voltaire, dont elle présagea la célébrité, une somme pour acheter des livres. Sophie Arnould, en s'attachant le jeune F., n'entrevit pas la carrière brillante qu'il devait parcourir; mais elle applaudit à ses talens, les encouragea, et eut toujours pour lui la tendresse d'une mère. Un jour qu'elle le priaît de faire une chanson sur ses genoux, il lui répondit par cet impromptu:

Sur vos genoux, ô ma belle Sophie! A des couplets je songerais en vain; Le sentiment vient troubler le génie, Et le pupitre égare l'écrivain.

* * * * *

Le prince de Soubise possédait dans le village de Pantin une petite maison divisée en deux corps de logis, dont l'un était un temple dédié à l'Amour, et l'autre un théâtre consacré aux beaux-arts. Mlle G., souveraine de ces lieux enchantés, y attirait tour à tour les beautés postulantes de l'Opéra, ainsi que les meilleurs acteurs des grands théâtres, et elle-même y jouait les principaux rôles. Quelqu'un qui avait assisté aux fêtes charmantes que l'on donnait dans ce riant séjour, disait que Mlle G. était une bonne actrice. «_Oui_, reprit Sophie, _bonne sur un théâtre de PANTIN_.»

* * * * *

Mlle Arnould ayant échoué dans le rôle de Colette du _Devin du Village_, désirait depuis longtemps faire celui de Colin; elle avait pour exemple Mme de Pompadour, qui remplit autrefois ce rôle d'homme à Bellevue avec le plus grand succès. Le prince de Conti, qui se mêlait alors des affaires de l'Opéra, lui donna des conseils, et Sophie joua son nouveau rôle; mais elle échoua encore dans cette entreprise, et ne fut pas applaudie comme elle s'y attendait. «_Ah!_ dit-elle en rentrant au foyer, _je le sens maintenant, l'habit ne fait pas l'homme_.»

* * * * *

M., auteur d'un traité sur l'Amitié, n'avait point encore eu d'enfans, quoique marié depuis plusieurs années. Se trouvant dans une maison où était Mlle Arnould, il raconta d'un air joyeux qu'un de ses amis, célèbre médecin, avait enfin trouvé le secret de rendre mère sa tendre épouse. «_Ah! monsieur_, reprit Sophie, _que l'AMITIÉ a enfanté de prodiges! et qu'il y a de maris,

comme vous, qui sont redevables à leurs amis de la fécondité de leurs femmes_!»

Mlle Rosalie Levasseur n'avait point cette réunion d'avantages extérieurs qui semblent placer l'actrice sur la ligne où marche le rôle qu'elle représente; mais elle avait de l'esprit, de l'intelligence, de la sensibilité, et savait communiquer à sa figure la physionomie convenable à l'âge et à la nature de son personnage. Elle jouait un jour le rôle de l'Amour dans l'opéra de Psyché, et sa voix n'était pas juste. «_Ah!_ dit Sophie, _cet Amour-là est aussi faux que les autres_.»

* * * * *

On faisait le parallèle des veuves et des jeunes filles sur le penchant que leur sexe a pour l'amour, et l'on avançait qu'une veuve doit être plus calme, parce qu'elle a la curiosité de moins. «_Cela est vrai_, dit Mlle Arnould; _mais elle a l'habitude de plus_.»

P. remua ciel et terre pour faire jouer sa comédie des _Courtisanes_; mais cette pièce fut alors trouvée trop contraire à l'honnêteté publique et à la dignité du Théâtre-Français pour être reçue[25]. Toutes les sectaires de Vénus furent enchantées du jugement, et P. devint leur bête noire. Sophie disait en parlant de cet ouvrage, «_qu'il y avait du mouvement et de l'intérêt dans les COURTISANES, mais qu'en général on y trouvait peu de conduite_.»

[25] Cependant cette pièce, protégée par M. de Maurepas, fut représentée avec le plus grand succès au Théâtre-Français, appelé maintenant l'_Odéon_. Mlle C. n'a jamais été plus applaudie qu'en jouant la courtisane Rosalie, rôle où elle développa pour la première fois tout le charme de ses talents.

Elle alla avec M. de L. chez un curé des environs de Paris, qui nourrissait des poissons dans un très-beau vivier. Après le dîner on proposa le divertissement de la pêche; leur hôte y consentit quoiqu'avec peine, et à chaque poisson que l'on prenait, un gros soupir s'échappait de sa poitrine. Sophie en devina la cause, et dit aussitôt: «_M. le curé, que ne nous dites-vous comme Jésus-Christ_: Allez et ne PÊCHEZ plus.»

* * * * *

Mlle G. se rendit célèbre par les spectacles magnifiques qu'elle donnait à sa superbe maison de Pantin. Le public briguit l'honneur d'y être admis, et il y avait toujours un concours prodigieux; c'était le rendez-vous des plus jolies filles de Paris et des aimables libertins; on avait eu soin d'y établir des loges grillées pour les femmes honnêtes, pour les gens d'église et les personnages graves qui craignaient de se compromettre parmi cette foule de folles et d'étourdis. Collé avait consacré son théâtre de société à être joué chez Mlle G.; Carmontel fit un recueil de proverbes dramatiques destinés au même effet, et M. de la Borde les mit en musique. Cette danseuse ayant figuré dans un ballet dont la comtesse du Barry régala son illustre amant, reçut du roi une pension de 1,500 liv.; cette légère faveur fut acceptée à cause de la main dont elle provenait; car on sent que ce n'était qu'une goutte d'eau dans un fleuve. Sophie dit en apprenant ce petit surcroît de fortune: «_J'en ferai compliment à G.: voilà de quoi payer le moucheur de chandelles de son spectacle._»

M. aimait beaucoup les champignons, et il en avait toujours sur sa table. Un jour que Mlle Arnould dînait chez lui, il lui parla de l'amour qu'il ressentait pour elle. «_C'est sans doute un

amour de champignons_, répondit-elle; _vous savez que cela passe comme cela vient_.»

* * * * *

Un homme fort laid venait de recevoir un coup de fouet à travers le visage; il se plaignait devant Sophie de la brutalité des cochers de fiacre. «_C'est bien désagréable_, reprit-elle; _il suffit qu'on ait mal quelque part pour qu'on s'y attrape_.»

* * * * *

Le comte de Buffon aimait la société des femmes et la recherchait avec avidité. Il invita un jour Mlle Arnould à venir au jardin des Plantes voir des oiseaux rares qui arrivaient de Cayenne; elle y alla avec quelques amis, et enchantée de la conversation simple, noble et nourrie de ce grand naturaliste[26], elle dit à ceux qui l'entouraient: «_Je ne pense jamais aux merveilles de la nature, sans me rappeler que M. de Buffon en est une._»

[26] M. de Buffon se promenant à la campagne, une jeune personne lui demanda la différence qu'il y a entre un boeuf et un taureau? Il rêva un instant et répondit: Vous voyez bien, Mademoiselle, ces veaux qui bondissent dans la prairie? les taureaux sont leurs pères et les boeufs sont leurs oncles.

* * * * *

Mlle Laguerre, célèbre actrice de l'Opéra, vendait étant jeune des pierres à détacher. Un jour elle monta sur le marche-pied du carrosse de la duchesse de Villeroy qui se promenait sur le boulevard, lui offrit sa marchandise, et ajouta qu'elle savait bien chanter; cette petite était jolie, elle intéressa Mme de Villeroy qui la fit venir chez elle, et lui trouvant en effet une fort belle voix, l'envoya

à Mlle Arnould en la lui recommandant. Sophie la fit décrasser, lui donna des maîtres et la rendit une des meilleures chanteuses de l'Opéra. Malheureusement cette fille conserva tous les vices de sa basse extraction, et Sophie disait en voyant la dépravation de ses moeurs: «_C'est un beau fruit dont le coeur est gâté._»

* * * * *

On a comparé les gens riches qui ont beaucoup de valets aux cloportes qui ont beaucoup de pieds, et dont la marche est fort lente. Un traitant qui était dans cette catégorie, pestait contre ses laquais. «_Monsieur_, lui dit Sophie, _lorsque Dieu faisait les anges, le diable faisait les laquais_.»

* * * * *

Mlle Allard s'était attirée les hommages d'un seigneur allemand, qui, consumé d'amour pour elle, voulait absolument l'épouser. Sur les refus de la danseuse, le baron lui écrivit:--_Qu'il n'avait d'autre parti à prendre que de se brûler la cervelle, mais qu'il irait la lui brûler auparavant._--Mlle Allard, effrayée, montra ce billet doux à Sophie, qui lui dit: «_Puisque l'amour de ton baron est si violent, épouse-le, ma chère, et je te réponds qu'il en sera bientôt guéri._»

* * * * *

Mlle Grandi, danseuse figurante de l'Opéra, d'un talent médiocre et d'une figure très ordinaire, se plaignait sur le théâtre d'avoir perdu un amoureux qui lui avait donné mille louis en cinq semaines; un des spectateurs lui dit qu'elle était faite pour remplacer aisément cette perte; la demoiselle répond que cela ne se répare pas si aisément: elle ajoute, qu'en tout cas elle ne veut

point d'amant à moins d'un carrosse et de deux bons chevaux, avec au moins cent louis de rentes assurées pour les entretenir. La conversation tombe; le lendemain il arrive chez Mlle Grandi un magnifique carrosse attelé de deux chevaux, trois autres suivent en laisse, et l'on trouve cent trente mille livres en espèces dans la voiture. La danseuse fut agréablement surprise d'une telle aubaine, et vint de suite à la répétition de l'Opéra en faire part à ses camarades. Comme elle se tourmentait beaucoup pour savoir si cet amant magnifique était jeune ou vieux, beau ou laid: «_Ma chère Grandi_, lui dit Mlle Arnould, _quand un si brillant cadeau tombe des nues, celui qui le fait ne peut être qu'un ange_.»

* * * * *

Poinsinet venait quelquefois au cercle de Mlle Arnould, et il apportait toujours des vers de sa façon dont il s'imaginait régaler l'assemblée. Sophie voyant que ses lectures soporifiques étaient peu goûtées, dit à quelqu'un: «_Les vers de Poinsinet ont le sort des enfans gâtés; leur père est le seul qui les aime_.»

* * * * *

Mlle Durancy ayant eu une couche fort laborieuse, toutes ses camarades allèrent lui faire visite.--Pourquoi donc, s'écria la malade, faut-il tant souffrir pour un instant de plaisir?--_Hélas! ma chère_, répondit Sophie, _les douleurs de l'enfantement sont pour nous les remords de la volupté_.

* * * * *

En 1768, le fameux Rebel[27], cet administrateur général de l'Opéra, ce suprême dictateur de la république lyrique, pour se

dédommager du peu d'amateurs qui venaient à son spectacle, imagina de former, pour les bals, des quadrilles qu'il composa des danseuses les plus élégantes et les plus agréables, avec des habillemens très propres à exciter la curiosité des amateurs. Cette nouveauté attira beaucoup de monde, et Sophie dit en cette occasion: «_D'après le goût que le public témoigne pour la danse, le meilleur moyen de soutenir l'Opéra, c'est d'allonger les ballets et de raccourcir les jupes._»

[27] Barthe, dans ses Statuts pour l'Opéra, dit au sujet de l'opulence de ce directeur:

Rien pour l'auteur de la musique, Pour l'auteur du poëme rien, Et le poëte et le musicien Doivent mourir de faim suivant l'usage antique. Jamais le grand talent n'eut droit d'être payé; Le frivole obtient tout, l'or, les cordons, la crosse: Rameau dut aller à pié, Les directeurs en carrosse.

* * * * *

A l'époque où Mlle G. florissait, elle avait trois soupers par semaine; l'un composé des plus grands seigneurs de la cour et de toutes sortes de gens de considération; l'autre, d'auteurs, d'artistes, de savans, qui venaient amuser cette danseuse; enfin, un troisième, véritable orgie, où étaient invitées les filles les plus séduisantes et les plus voluptueuses. Elle donnait en outre à la ville et à la campagne des spectacles charmans, où elle réunissait les meilleurs acteurs et actrices de la capitale. Sophie allait quelquefois à _Pantin_ pour y jouir des fêtes que Mlle G. y donnait en son nom, mais dont le prince de Soubise payait la plus grande partie des frais. Un particulier de sa connaissance ayant deman-

dé dans les Petites-Affiches une habitation aux environs de Paris, elle lui répondit par ces deux vers d'une ancienne chanson:

«_Que PANTIN serait content S'il avait l'art de vous plaire!_»

* * * * *

M. Vassal, fils d'un receveur des finances, ayant donné trente mille livres à Mlle Thierry pour la dédommager de l'ennui qu'elle avait éprouvé à Sainte-Pélagie, Sophie dit en apprenant ce trait de prodigalité: «_Quand on a tant d'argent de trop, pourquoi le bonheur n'est-il pas à vendre?_»

* * * * *

Le séjour que l'envoyé de Maroc fit à Paris en 1768 donna lieu à des éclaircissemens curieux sur le sérail du grand-seigneur. On apprit que l'empereur qui régnait alors avait seize cents femmes, chacune dans un lit à part; que la jalousie est extrême parmi ces odalisques, et que le sultan n'a le droit d'appeler à sa couche une de ces esclaves qu'aux jours de fêtes extraordinaires; autrement elles courent grand risque pour leurs jours. Sous le règne d'Achmet, la jalousie des favorites fit empoisonner cent cinquante Circassiennes qui avaient eu l'honneur de s'attirer les regards de leur maître les jours non permis. On racontait ces détails devant Mlle Arnould, qui s'écria: «_Que je plains ces inutiles victimes du faste d'un despote! Un Turc dans son sérail ose se comparer à un coq! mais jamais coq n'a fait garder ses poules par des chapons._»

* * * * *

Mlle Beauvoisin, courtisane d'une jolie figure, mais sans taille et sans grâces, avait été obligée, pour cette raison, de quitter

l'Opéra dont elle avait été danseuse. Elle s'avisa de tenir une maison de jeu, et ses charmes, son luxe et l'affluence des joueurs opulents rendirent sa maison célèbre. Cette belle, si accommodante dans le tête à tête, faisait la prude dans la société. Un jour elle dit à Mlle Arnould, à propos de quelques plaisanteries un peu libres:--Je ne puis souffrir les équivoques.--_Mademoiselle est sans doute_, répartit Sophie, _comme ces personnes qui, blasées sur le vin, en sont à l'eau-de-vie_.

* * * * *

Caron de Beaumarchais était en 1768 plus renommé par ses intrigues galantes que pour ses talens littéraires; il s'était lié avec Sophie, et la voyait souvent. Un jour qu'il dissertait avec elle sur les différentes sortes d'amours, il en est deux surtout, disait-il, qui maîtrisent nos sens; l'un est un _ange_, il épure nos âmes; l'autre est un _diable_, qui enflamme nos coeurs. A ces mots, il voulut joindre le geste aux paroles. «_Arrêtez_, s'écria Sophie, _vous avez donc le DIABLE au corps_?»

* * * * *

Le marquis de L*** et le marquis C*** s'étaient cotisés pour décocher à Sophie une épigramme si indécente qu'elle ne put s'empêcher de leur dire: «_Je ne m'attendais pas à être si mal-traitée par vous, monsieur de C. qui êtes le premier de votre maison, et vous, monsieur de L. qui êtes le dernier de la vôtre._[28]»

[28] M. de L. descendait d'un ministre, et M. de C. d'un valet de chambre.

* * * * *

Le docteur Bouvart avait l'esprit caustique. Le poète Barthe voulant l'emmener à la première représentation de sa comédie des Fausses Infidélités_, «_N'en faites rien_, dit Mlle Arnould, cet homme emporterait la pièce_.»

* * * * *

M. de Bièvre était fils d'un chirurgien du roi, nommé Mareschal_. Dédaignant le nom de son père, il acheta la terre de Bièvre_, et en entrant dans les mousquetaires il se fit appeler le marquis de Bièvre. Sophie Arnould l'entendant annoncer sous ce nouveau titre, eut la malice de dire: «_Il a bien mal fait de prendre la qualité de MARQUIS, il ne lui en aurait pas plus coûté de se faire appeler le MARÉCHAL DE BIÈVRE._»

* * * * *

Molé[29], comédien excellent, mais fort vain_, eut une fièvre maligne en 1769; le public lui prouva son attachement en demandant tous les jours de ses nouvelles à l'acteur qui venait annoncer. Sa convalescence fut longue, et le vin_ lui ayant été ordonné pour ranimer ses forces, il en reçut en un jour plus de deux mille bouteilles de différentes dames de la cour. Sophie dit en apprenant cette nouvelle: «_Molé doit être tout VIN de ces attentions-là._»

[29] Cet acteur est mort le 11 décembre 1802, et a emporté les regrets de tous les amis de Thalie.

Tour à tour sublime et charmant, Des coeurs il a trouvé la route la plus sûre; On est tenté de croire en le voyant Que l'art, en formant son talent, Avait donné le mot à la nature.

VIGÉE.

* * * * *

Le singe de Nicolet attirait tout Paris par la gentillesse de ses tours; on lui fit parodier fort ingénieusement la maladie de Molé et tous les ridicules qui s'en suivirent. Il parut sur le théâtre en bonnet de nuit et en pantoufles; il joua le moribond, et cherchait à exciter la commisération publique, ce qui fit beaucoup rire aux dépens de l'acteur, dont la fatuité était excessive. «_Comme cette farce est désagréable pour ce pauvre Molé_, dit Sophie; _on n'est jamais plus maltraité que par ses confrères_.»

* * * * *

Les premiers sujets des grands spectacles ont toujours eu la manie de se dire malade lorsque, par caprice ou pour se faire désirer, ils ne voulaient pas remplir leurs rôles. Mlle Arnould jouait rarement[30], et le public en murmura plus d'une fois; mais lorsqu'elle reparaisait, les mécontents oublièrent tout pour l'applaudir. Mlle Laguerre qui devait la doubler, s'étant trop fatiguée en jouant Armide, ne put paraître à son tour; on vint chercher Sophie pour la remplacer, en lui disant que la débutante était indisposée. «_Peste!_ reprit-elle, _cette jeune personne se conduit fort bien; la voilà déjà malade comme un premier sujet_.»

[30] Barthe, dans ses Statuts pour l'Opéra, critique ainsi les principaux acteurs:

Ordre à Pillot de ne plus détonner, A Muguet de prendre un air leste, A Durand d'ennoblir son geste, A Gélén de ne pas tonner; Que le Gros chante avec une âme, Beaumesnil avec une voix; Que la féconde ARNOULD se montre quelquefois, Et que Guimard toujours se pâme.

* * * * *

Mlle Asselin, danseuse de l'Opéra, faisait beaucoup de dépense et payait fort mal ses créanciers. Après avoir eu successivement plusieurs amans qui n'avaient point amélioré ses affaires, elle s'amouracha d'un mousquetaire nommé _de Termes_. Sophie ayant appris cette nouvelle liaison, lui dit:--_Eh bien! ma chère, voilà toutes tes dettes payées._--Comment cela?--_Qui a TERME ne doit rien._

Dorat était d'une constitution faible. Né de parens énervés, livré lui-même au torrent des plaisirs, sans caractère et sans énergie, il ne pouvait avoir que des grâces dans l'esprit, et ses grâces étaient maniérées. «_Ce petit Dorat_, disait Mlle Arnould, _ressemble à une colonne de marbre; il est sec, froid et poli_.»

* * * * *

Un jeune acteur doué d'un physique agréable, mais ayant une prononciation vicieuse, venait débiter à Paris. On le présenta à Sophie; elle lui fit répéter quelques rôles, et dit ensuite à son Mécène: «_Votre protégé est charmant; il ne lui manque que la parole_.»

* * * * *

Mlle Durancy amena un soir au foyer de l'Opéra un petit garçon d'une charmante figure. Cet enfant de l'amour était caressé de tout le monde, et il rendait caresse pour caresse. Sophie le voyant aller de l'un à l'autre, lui dit, en le prenant sur ses genoux: «_Mon petit ami, est-ce que tu cherches ton papa?_»

* * * * *

Un jeune seigneur, grand chasseur et fort inconstant dans ses amours, lui adressa les propositions les plus galantes. Sophie, qui connaissait sa légèreté, lui envoya pour réponse un tableau qui représentait un lévrier dormant auprès d'un lièvre, avec ces mots pour devise:

__Il néglige ce qu'il a pris.__

* * * * *

Milord Forbes, pour voir plus souvent Mlle Lafond, lui proposa d'être sa maîtresse de langue, et lui offrit pour ce service cent louis par mois. La belle ne se fit pas tirer l'oreille, et l'écolier devint bientôt maître. Mlle Arnould ayant appris cet arrangement, dit: «_Milord a sagement fait; avant de s'engager dans une affaire, il est bon de prendre LANGUE.__»

* * * * *

Mlle Mazarelli, courtisane fameuse par plus d'une aventure, devint la maîtresse de M. de Monterif; elle avait puisé près de cet Anacréon le goût de la belle littérature; elle faisait même gémir la presse, et ne fréquentait plus que des savans. «_Comme les goûts changent avec l'âge!_ dit Sophie; _jadis Mazarelli ne s'attachait qu'aux beaux corps, maintenant elle n'a commerce qu'avec les beaux esprits_.»

* * * * *

La vie privée de Louis XV autorisa les scènes scandaleuses qui se multiplièrent sous son règne. Ce monarque blasé n'eut pas honte d'élever jusqu'à son trône une fille publique nommée Lange, et qui bientôt devint comtesse Dubarri[31]. Une telle métamorphose anoblit pour un temps l'état de courtisane, qui de-

puis la régence avait offert tant de chances de fortune. Lorsque cette célèbre Laïs devint la maîtresse du roi, Sophie dit: «_Qu'elle avait changé sa monnaie contre un LOUIS._»

[31] La chronique scandaleuse a prétendu que Mme Dubarri devait le jour à un _picpus_ nommé Gomar. En 1768, cette dame conversait avec M. de Choiseul sur les moines que le gouvernement voulait alors détruire. La favorite était contre eux; le ministre en prenait la défense, et pour frapper en leur faveur le dernier coup, il ajouta avec finesse: _Vous conviendrez au moins, Madame, qu'ils savent faire de beaux enfans._

Lorsque Favart donna sa _Rosière de Salency_, une jeune figurante demanda à Sophie ce que c'était qu'une rosière.--_C'est une jeune fille couronnée de roses pour en avoir défendu le bouton._--_En ce cas_, répondit naïvement la danseuse, _je ne serai jamais rosière_.

* * * * *

Un jour qu'elle jouait le rôle de Thélaira dans *Castor et Pollux*, la foule était si grande qu'on étouffait dans toutes les parties de la salle. Quelqu'un vint sur le théâtre s'en plaindre à Mlle Arnould. C'était précisément dans le temps que les arrêts du conseil venaient de paraître au sujet de la réduction des effets royaux. «_Où est notre cher abbé Terray?_» dit Sophie; _que n'est-il là pour vous réduire de moitié!_»

* * * * *

Mlle G. rassemblait en 1769, dans un hôtel de la chaussée d'Antin, nommé le _Palais de Terpsichore_, la foule de tous les plaisirs: à Athènes et à Rome, où les courtisanes étaient si révé-

rées, on ne trouva jamais l'exemple d'un pareil luxe. Mais le prince de Soubise ayant retiré à cette nymphe les 72,000 liv. de rentes dont il la gratifiait, et M. de Laborde, valet de chambre du roi, s'étant ruiné à son service, elle fut obligée de suspendre les délicieux spectacles qu'elle donnait, et ses créanciers la tourmentèrent au point qu'elle se vit à la veille de déposer son bilan. Un des fournisseurs ayant demandé si cette Laïs ferait honneur à ses affaires: «_En doutez-vous?_ lui dit Sophie; _je réponds que G. mourra au lit d'honneur_.»

* * * * *

M. d'Aucourt, fermier général et bel esprit, est l'auteur des _Mémoires Turcs_, où il rappelle les aventures galantes de l'envoyé de _Maroc_ qui vint en France en 1768. Il les dédia à Mlle Duthé, ce qui fit la fortune de l'ouvrage. Les talens cachés de cet heureux musulman répondaient à sa taille supérieure et à sa vaste corpulence, et les odalisques de plus d'un théâtre ont attesté ses prouesses. Mlle Peslin fut une de celles qui lui firent cueillir le plus de lauriers. Sophie dit à ce sujet: «_Depuis que Peslin a trouvé chaussure à son pied, elle ne veut plus que du MAROQUIN_.»

* * * * *

Tandis que le boucher Colin achevait de se ruiner avec Mlle Duplant, cette actrice avait encore d'autres amans pour ses menus plaisirs.--Il faut que cet homme ait l'esprit _bouché_, dit un plaisant, pour ne pas s'apercevoir des incartades de sa maîtresse.--_Vous ne savez donc pas_, reprit Sophie, _que pour mieux l'attraper elle le fait jouer à Colin-maillard_.

* * * * *

Poinsinet[32] partit pour l'Espagne en 1769; il comptait travailler dans ce royaume à la propagation de la musique italienne et des ariettes françaises; malheureusement il se noya dans le Guadalquivir. Lorsque Mlle Arnould apprit cet événement, elle s'écria: «_Pauvre Poinsinet, voilà donc tous tes projets à vau-l'eau?_»

[32] On connaît ces vers tirés de la Dunciade de Palissot:

Alors tomba le petit Poinsinet; Il fut dissous par un coup de sifflet. Telle au matin une vapeur légère S'évanouit aux premiers feux du jour, Tel Poinsinet disparut sans retour.

Une figurante vivait avec un maître de danse qu'on appelait _Moka_, parce que, semblable au bon café de ce nom, il était _petit_, _vieux_ et _sec_.--Il a toutes les qualités du coeur, disait-elle en parlant de son amant; c'est dommage qu'il ne soit pas un peu plus _vert_.--_Hé bien!_ répartit Sophie, _il faut le planter là pour reverdir_.

* * * * *

Un jeune homme bien né, mais plus fastueux que sage, après avoir mangé sa légitime avec une danseuse de l'Opéra, nommée Martigny, se trouva réduit à vivre d'un talent qu'il avait jusque-là cultivé pour son agrément, et il se fit peintre en miniature. Quelque temps après Sophie dit à sa camarade: «_Reçois mon compliment_, ma chère Martigny, _je croyais ton amant ruiné, et je viens d'apprendre qu'il fait FIGURE dans le monde._»

* * * * *

Quoique Mlle Laguerre eût acquis une fortune considérable, elle ne s'occupait aucunement de ses parents. Son père vendait

des cantiques dans les carrefours, et sa mère allait offrant dans les promenades cette sorte d'oubli qu'on appelle _le plaisir des dames_. Un jour Sophie rencontra sur les boulevards la mère Laguerre, et elle dit en la montrant à quelqu'un: «_Cette pauvre femme n'a pas gagné dans le cours de sa vie, avec_ le plaisir des dames, _ce que sa fille gagne dans une heure en se livrant au_ plaisir des hommes.»

* * * * *

Le chevalier de T., officier aux gardes, avait une grande taille et un petit esprit. Elle le comparait à «_ces hôtels garnis dont l'appartement le plus élevé est ordinairement le plus mal meublé_.»

* * * * *

M. Bertin, trésorier des parties casuelles, dont les folies amoureuses ont tant coûté à l'état, fréquentait souvent les coulisses: Mlle Arnould l'avait surnommé l'_inspecteur des parties casuelles_. Un étranger qui le rencontrait toujours à son poste favori, et qui ne connaissait pas ses titres, demanda à Sophie si ce monsieur avait un emploi à l'Opéra. «_Certainement_, répondit-elle; _ne voyez-vous pas qu'il contrôle les grandes et les petites entrées_.»

* * * * *

On cite dans les fastes de l'Opéra cette journée mémorable où Sophie Arnould et Geliotte, représentant l'acte de Vertumne et Pomone, ils recommencèrent à deux fois, et l'assemblée, aussi brillante que nombreuse, en fut dans le ravissement. On complimenta beaucoup Sophie sur un triomphe aussi éclatant.

«_Hélas!_ dit-elle, _je paie tous les jours l'honneur de m'être élevée par la peine de me soutenir_.»

* * * * *

Un de ces aimables roués[33], remplis de grâces et de défauts, et dont le persiflage est tout l'esprit, voyant Sophie richement parée et couverte de diamans, s'approcha d'elle en la lorgnant, et lui demanda si ses bijoux lui avaient coûté bien cher. «_Mon petit ami_, répondit-elle, _vous croyez sans doute parler à votre maman_?»

[33] Les libertins de qualité, dit un moraliste, prenaient le surnom de _roués_ pour se distinguer de leurs laquais, qui n'étaient que des _pendards_.

* * * * *

Beaumarchais n'était point aimé. Quelqu'un mit sur l'affiche de la première représentation des Deux Amis[34]: _par un auteur qui n'en a aucun_. Cette pièce tomba presque aussitôt qu'elle parut. Quelque temps après cette chute l'auteur eut la maladresse de plaisanter sur l'abandon dans lequel le public semblait laisser l'Opéra. La salle était nouvellement restaurée, et on allait y donner la reprise d'une ancienne pièce. Beaumarchais dit à Sophie:-- Votre salle est très-belle, mais vous n'aurez personne à votre Zo-roastre.--_Pardonnez-moi_, reprit-elle, _vos AMIS nous en enverront_.

[34] On fit sur cette comédie le quatrain suivant:

J'ai vu de Beaumarchais le drame ridicule, Et je vais en un mot dire ce qu'il en est: C'est un change où l'argent circule Sans produire aucun intérêt.

* * * * *

Mlle D*** était devenue amoureuse d'un M. Levacher de Charnois, gendre du comédien Prévillle. C'était un bel esprit qui rédigeait le Journal des Théâtres. D***, enchantée de trouver dans ce jeune homme les agrémens de la figure et les ressources de l'esprit, goûtait dans cette liaison un charme inexprimable; mais M. de Charnois s'étant réconcilié avec sa femme, abandonna sa maîtresse. La nymphe ne put soutenir une telle rupture, et en mourut de douleur. «_Mourir pour un infidèle_, s'écria Sophie, _voilà une mode que les actrices ne suivront pas_.»

Quelqu'un rapportait que le médecin Chirac, interrogé si le commerce des femmes est nuisible, avait répondu:--_Non, pourvu qu'on ne prenne point de drogue; mais j'avertis que le changement est une drogue._--_Hé bien_, répartit Sophie, _c'est pourtant cette drogue-là qui fait aller le commerce_.

* * * * *

Mlle d'Albigny, pensionnaire de l'Opéra, s'était mise sur le pied des dames du bel air, et ayant donné à jouer chez elle, fut envoyée, par ordre du roi, à la Salpêtrière. A son retour cette princesse voulant être bien avec tout le monde, admit à l'honneur de sa couche le commissaire de son quartier. Quelques jours après Sophie lui demanda «_comment elle trouvait la chair de commissaire?_ (la chère).»

Le chevalier de C. était d'une gaucherie et d'une indifférence insoutenables; on ne savait par où le prendre pour l'émouvoir. Mlle Arnould s'étant infructueusement occupée de son éducation, le congédia en disant que «_c'était une cruche sans anse_.»

* * * * *

J.-J. Rousseau allait en 1770 souper chez Sophie Arnould avec l'élite des petits-maîtres et des talons rouges; il avait choisi Rulhières pour conducteur, et il se trouvait souvent là en fort bonne compagnie. Voulant prouver que la plupart de nos tragédies lyriques ne doivent leurs succès qu'aux charmes de la musique, il disait:--_S'il est possible de faire un bon opéra, il ne l'est pas qu'un opéra soit un bon ouvrage._--_Voilà pourquoi_, répartit Sophie, _chez nous le SON vaut mieux que la farine_.

* * * * *

Elle s'intéressait pour un jeune homme auquel elle désirait faire obtenir un emploi qui dépendait de M. D., fermier général, lequel, disait-on, avait été laquais; elle attendait depuis deux heures dans l'antichambre du traitant qui était remplie de valets. Un jeune seigneur sortant du cabinet du financier, témoigna sa surprise à Sophie de la voir attendre en si mauvaise compagnie. «_Je ne crains point ces messieurs_, répondit-elle, _tant qu'ils sont encore laquais_.»

* * * * *

Louis-Gabriel Fardeau, procureur au Châtelet, composait des pièces pour le théâtre des Associés. Un plaisant trouva dans l'anagramme de ses noms son véritable portrait: _Il a l'air du boeuf gras._ Ce dramatisle s'étant avisé de faire sa cour à une danseuse de l'Opéra, Sophie dit à sa camarade: «_Comment peux-tu supporter ce FARDEAU? Un procureur de son espèce n'aime les femmes que pour les formes._»

* * * * *

Après le déplacement de M. de Choiseul on fit des tabatières où il y avait d'un côté le portrait du duc de Sully, ministre de Henri IV, et de l'autre celui du duc de Choiseul[35], ministre de Louis XV. «_C'est bien_, dit Mlle Arnould en voyant une de ces boîtes; _on a mis ensemble la recette et la dépense_.»

[35] Vers sur M. de Choiseul, après sa retraite des affaires:

Comme tout autre, dans sa place, Il put avoir des ennemis;
Comme nul autre, en sa disgrâce, Il acquit de nouveaux amis.

Le baron de Grimm, devenu amoureux de Mlle Fel, chanteuse à l'Opéra, et n'ayant pu s'en faire écouter, tomba dans une sorte de catalepsie qui, pendant plusieurs jours, parut l'avoir privé de tout mouvement. Le médecin Senac se douta de la ruse et en parla à Mlle Arnould qui lui dit en riant: «_Mon cher docteur, si Fel était auprès de votre malade, il ressusciterait bientôt_.»

* * * * *

Mlle Lemaure, cette sublime actrice de la scène lyrique, si connue par ses caprices et sa belle voix, s'était retirée du théâtre en 1743. Les entrepreneurs du Colisée mirent en 1771 ses talens à contribution, et elle y chanta le monologue de l'acte du Sylphe avec un succès prodigieux. Cette cantatrice était fort laide. Sophie disait: «_On a beau l'applaudir, elle fait toujours mauvaise mine_.»

* * * * *

L'intérêt renferme un poison si actif, si subtil, que dès qu'il vient se joindre à un sentiment, il le corrompt et finit par l'éteindre. Mlle Laguerre en offrit un exemple, et la galanterie ne fut pour elle qu'un commerce. Cette chanteuse ayant mis sur la

liste de ses nombreux favoris[36] un apothicaire nommé La C., Sophie le surnomma «_le premier commis de LA GUERRE_.»

[36] Barthe, dans ses Statuts pour l'Opéra, dit à ce sujet:

Le nombre des amans limité désormais Et pour la blonde et pour la brune, Défense d'en avoir jamais Plus de quatre à la fois; ils suffisent pour une. Que la reconnaissance égale les bienfaits; Que l'amour dure autant que la fortune.

Un financier, vieux et blasé, venait de prendre à ses gages une jeune et jolie danseuse.--Comment va ton monsieur? lui demandait une de ses camarades.--Il paraît beaucoup m'aimer, répondit-elle, car il ne fait que m'embrasser. «_Tant pis pour toi_, répartit Sophie; _qui trop embrasse mal étreint_.»

* * * * *

Le marquis de Lettorière, officier aux gardes, passait pour le plus joli homme de Paris; il avait fait faire son portrait pour le donner à une actrice connue pour être moins tendre qu'intéressée. Mlle Arnould, à laquelle il le montra, lui dit: «_Vous êtes beau comme l'Amour, mais votre Danaé aimerait mieux l'effigie du roi que la vôtre_.»

* * * * *

On parlait de la prochaine représentation du Faucon, opéra comique de Sedaine. Sophie semblait n'en avoir pas bonne opinion; elle se fit presser quelque temps pour s'expliquer et déclarer les motifs de son préjugé. «_C'est que_, reprit-elle avec vivacité par ce vers de Boileau:

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.»

* * * * *

Mlle Allard fut la maîtresse du duc de Chartres, du prince de Guimenée, du duc de Mazarin et d'un régiment de roturiers. S'étant fait peindre par Lenoir dans l'état où parut Vénus devant le berger Pâris, quelqu'un dit que la tête de cette figure n'était pas ressemblante. «_Qu'est-ce que cela fait_, reprit Sophie; _Allard serait sans tête que tout Paris la reconnaîtrait_.»

* * * * *

Marmontel débuta dans la carrière littéraire par des tragédies et des opéras. Ses Contes Moraux, qui parurent bientôt après, lui acquirent la plus grande réputation; il y puisa le sujet de quelques jolies comédies, et l'on sait que sa pièce de Zémire et Azor est tirée d'un ancien conte intitulé _la Belle et la Bête_. Mlle Arnould étant allée voir jouer ce demi-opéra, elle dit à quelqu'un qui s'extasiait sur cet oeuvre dramatique: «_C'est la musique qui est LA BELLE_.»

* * * * *

Le Mierre[37] lui disait un jour:--Rappelez-vous que d'Alembert, après la première représentation d'Hypermnestre, a dit que j'ai fait faire un pas à la tragédie. Elle reprit en riant: «_Est-ce en avant ou en arrière?_»

[37] M. F. D. N., pénétré de la lecture des ouvrages de ce poète, a composé le distique suivant pour le portait de Mme Le Mierre:

Bras, front, sein, port, teint, taille, oeil, pied, nez, dent, main,
bouche, Tout en elle est attrait, tout est tentant, tout touche.

* * * * *

Quelques jours après la nomination de M. de Boynes au département de la marine, on donna à l'Opéra une pièce dont un des actes offrait la vue d'une mer couverte de vaisseaux. Le nouveau ministre se trouvant à cette représentation, quelqu'un le fit remarquer à Mlle Arnould. «_Ne voyez-vous pas_, dit-elle, _qu'il vient ici prendre une idée de la marine_.»

* * * * *

On dit que Valeria Coppiola, célèbre chorégraphe romaine, dansait, sautait et cabriolait encore sur le théâtre à l'âge de cent quatre ans, après y avoir figuré pendant quatre-vingt onze ans consécutifs: une danseuse de l'Opéra voulant sauter sur ses traces, refusait sa retraite malgré ses longs travaux. «_Elle est bienheureuse d'être aussi ingambe_, dit Sophie, _car à son âge on ne sait ordinairement sur quel pied danser_.»

* * * * *

La manie des titres de noblesse fit prendre à M. de Pezai celui de marquis[38], quoiqu'il ne fût que le fils d'un nommé Masson, ancien commis du contrôle général. Ce poète voulant paraître à la cour, acheta une généalogie qui le faisait descendre d'un comte Massoni d'Italie, et à la faveur de ce brillant vernis il épousa une jolie femme à laquelle M. de Maurepas fit donner par le roi une dot considérable. «_Ce jeune homme_, disait Sophie, _a tant de prétentions qu'il donnerait la moitié de son bien pour être auteur, et le reste pour être gentilhomme_.»

[38] M. R. a fait sur ce littérateur l'épigramme suivante:

Ce jeune homme a beaucoup acquis, Beaucoup acquis, je vous assure; Car, en dépit de la nature, Il s'est fait poète et marquis.

* * * * *

Aux fêtes de la cour qui eurent lieu à Versailles à l'occasion du mariage du dauphin, Mme la duchesse de Villeroi composa les paroles d'un ballet mêlé de chant et de danse, intitulé _la Tour enchantée_. Cette tour était une petite machine en papier huilé vert et blanc. Mlle Arnould qu'on y voyait à travers une petite porte de gaze blanche, avait l'air d'un avorton conservé dans un bocal d'esprit de vin. On en fit la remarque à Sophie après la pièce, et elle répondit: «_Cela est tout simple, puisque je suis le fruit d'une fausse couche de Mme la duchesse de Villeroi._»

* * * * *

Sedaine[39] étant venu lui faire visite après la représentation d'une de ses pièces qui n'avait pas réussi, on mit cet événement sur le tapis. Le poète s'accusa d'avoir mal pris son temps, et dit:-- La poire n'est pas mûre.--_Cela ne l'a pas empêché de tomber_, reprit Sophie.

[39] Réponse à une dame qui, après la lecture des oeuvres de Sedaine, marquait de la surprise sur les nombreux succès de cet auteur:

Eh! pourquoi, s'il vous plaît, n'aurait-il pas la vogue? Il entend bien le dialogue; Dans la Gageure il est divin, Montauciel fait pleurer, Victorine fait rire: Ma foi! pour être un écrivain, Il ne lui manque rien que de savoir écrire.

N.

* * * * *

Elle avait fait placer dans sa chambre à coucher un très-beau lit dont le ciel offrait la forme d'une coupe renversée. Un vieil amateur examinant l'élégance de ce nouveau meuble, s'écria:--Voici un bien beau _dôme_.--_Oui_, répondit-elle; _mais ce n'est pas celui des Invalides_.

* * * * *

Mlles Verrière étaient en 1772 deux courtisanes du vieux sérail, puisque l'une d'elles avait appartenu au maréchal de Saxe et en a eu une fille; mais leur opulence, la société distinguée qui allait chez elles, leurs talens et l'habitude où elles étaient de donner des spectacles, y attiraient beaucoup d'amateurs. Colardeau, longtemps attaché à leur char, fut remplacé par La Harpe, qui jouait la comédie dans cette assemblée. Sophie disait en faisant allusion aux différens rôles que ces nymphes avaient joué dans le monde: «_Une femme galante est un recueil d'historiettes dont l'introduction est le plus joli chapitre; on se le prête, on s'en amuse; mais ce livre est bientôt lu; enfin il se délabre, et il ne reste aux curieux que l'errata._»

* * * * *

Coqueley de Chaussepierre, avocat plus renommé par ses bouffonneries que par son éloquence, se plaignait d'avoir été cruellement trompé par une femme charmante dont la fraîcheur l'avait séduit. «_Voilà comme vous faites tous_, lui dit Sophie; _vous aurez jugé son affaire sur l'étiquette du sac._»

Lorsque Dorat faisait la cour à Mlle Dubois, actrice du Théâtre-Français, celle-ci alla consulter sa bonne amie Sophie

sur le traitement qu'on devait faire éprouver à ce soupirant.
«_Ma chère Dubois_, lui dit-elle, _on ne prend un homme que pour l'un de ces trois motifs, parce qu'il est riche, qu'il est homme à sentimens, ou qu'il est fort; ton Dorat est une petite espèce, pauvre, froid et faible_[40]_; ce n'est donc pas là ton fait_.»

[40] Bon Dieu! que cet auteur est triste en sa gaîté; Bon Dieu! qu'il est pesant dans sa légèreté: Que ses petits écrits ont de longues préfaces! Ses fleurs sont des pavots, ses ris sont des grimaces. Que l'encens qu'il prodigue est fade et sans odeur! Il est, si je l'en crois, un heureux petit-maître; Mais si j'en crois ses vers, ah! qu'il est triste d'être Ou sa maîtresse ou son lecteur.

LA HARPE.

Une grande dame se trouvant au Concert spirituel près de Mlle Arnould, dit après s'être informée du nom de l'actrice:--On devrait bien distinguer par des marques honorables toutes les femmes honnêtes.--_Madame_, répartit Sophie, _pourquoi voulez-vous mettre les filles dans le cas de les compter_?

* * * * *

Deux mousquetaires courtoisaient Mlle Granville de l'Opéra. L'un d'eux dit à Sophie en parlant de son camarade:--Nous sommes rivaux et nous vivons en frères.--_Oui_, répondit-elle, _mais vous vous aimez comme deux frères qui ont une succession à partager_.

* * * * *

Mlle Laguerre n'étant que fille des chœurs fut, dit-on, trouvée en flagrant délit dans une loge. Cette aventure amusa beaucoup les habitués de l'Opéra; mais comme ce n'était pas la première de

ce genre, l'affaire n'eut aucune suite. Quelques jours après, par un temps très-froid, cette actrice parut à la répétition avec une robe toute garnie de fleurs. «_Bon Dieu!_ lui dit Sophie, _tu as l'air d'une serre chaude_.»

* * * * *

Un anglomane lisait une traduction qu'il avait faite de la tragédie de Macbeth, et en vantait beaucoup les beautés. «_Quel sujet noir et froid!_ s'écria Sophie; _c'est une nuit d'hiver que cette pièce-là_.»

* * * * *

Les cheveux étaient un des genres de beauté qui brillaient en Mme Dubarri, et qu'elle soignait davantage; elle avait appartenu dans sa jeunesse au coiffeur Lamet, et c'est d'elle que sont venus depuis, lorsqu'elle fut dans le cas de faire exemple, les chignons adoptés par les femmes du plus haut parage. Cette mode fit naître des chansons et des caricatures aux auteurs desquelles la bonté de la favorite pardonna toujours; mais un jour Sophie fut menacée de Sainte-Pélagie, pour avoir dit au sujet d'une prochaine disgrâce de Mme Dubarri: «_Quand le BARIL roulera, le chancelier aura les jambes cassées_.»

* * * * *

Le marquis de Pezai, surnommé le singe de Dorat, portait des talons rouges et se donnait tous les airs d'un grand seigneur. Une dame à laquelle il faisait la cour demanda à Mlle Arnould si elle connaissait sa famille.--_Certainement_, répondit-elle, _c'est le fils de Scarron_.--Vous plaisantez, sans doute?--_Non, vraiment; Scarron n'a-t-il pas fait le MARQUIS RIDICULE?_

* * * * *

Le docteur Léger, médecin renommé parmi les vierges de l'Opéra, s'étonnait de ce que les femmes galantes donnaient plus d'amour qu'elles n'en prenaient. «_C'est comme les bons médecins_, dit Sophie, _qui ne prennent jamais de médecine_.»

* * * * *

Le boucher Colin, après avoir fait pendant six ans les honneurs de la cuisine de Mlle Duplant, se trouva totalement ruiné, et fut obligé de se mettre à l'année chez un confrère qu'il avait lui-même occupé dans sa splendeur. Pendant une répétition, on laissa par mégarde aller sur le théâtre de l'Opéra un gros chien de boucher. Sophie appela aussitôt sa camarade, et lui dit: «_Tiens, Duplant, voici le coureur de ton amour_.»

* * * * *

Le marquis de Lettore[41], cet aimable roué qui ruina tant de femmes, et dont la dépense aurait tari les sources du Pactole, avait été mis aux arrêts pour avoir battu un de ses créanciers. Il perça pendant la nuit le mur de sa prison et alla coucher avec une nymphe de l'Opéra. A cette nouvelle Sophie dit: «_Cet étourdi paie joliment ses dettes; il fait un trou pour en boucher un autre_.»

[41] Ce jeune militaire étant de service à Versailles, gagna la petite vérole de Louis XV, et en mourut. On l'enterra comme un homme qui n'avait plus rien; on l'oublia comme un ruban dont la mode est passée.

* * * * *

Mlle Duperrey, charmante danseuse de l'Opéra, pleine de grâces et de talens, se mit au couvent par dépit de n'avoir pu fixer le danseur Dauberval qu'elle voulait épouser. Quelques jours avant cette fugue, Sophie lui avait dit: «_Ma chère Duperrey, la femme qui se marie met la main dans un sac où il n'y a qu'une anguille sur une centaine de serpens; il y a cent à parier contre un qu'au lieu de l'anguille c'est un serpent qu'elle prendra._»

* * * * *

M. *** avait le défaut de bredouiller; un jour qu'il faisait de grands complimens à Mlle Arnould sur son esprit et ses talens: «_Ménagez mon amour-propre_, lui dit-elle, _et souvenez-vous qu'en fait de flatterie on aime mieux le peintre que le barbouilleur._»

* * * * *

Les Fables de Dorat ont des grâces que ce genre semble proscrire, et l'affectation du bel esprit en écarte presque toujours la simplicité et la naïveté du fabuliste. On a dit qu'il voulait rire comme La Fontaine, mais qu'il n'avait pas la bouche faite comme lui. Mlle Arnould disait, en faisant allusion aux gravures prodiguées dans les Fables de ce poëte musqué: «_Ce pauvre Dorat se sauve par les planches._»

* * * * *

Un de ces petits maîtres en soutane qui fourmillaient alors dans toutes les sociétés, et qui, comme l'abbé Pellegrin, dînaient de l'autel et soupaient du théâtre, se lia avec Sophie, et voulut goûter le plaisir des élus: _«O ciel! que me proposez-vous là_,

s'écria-t-elle; _vous ne savez donc pas que j'ai rayé de mes tablettes l'histoire ecclésiastique?_»

* * * * *

C'est le 5 février 1772, dit le baron de Grimm dans sa correspondance, que le duc de la Vauguyon alla rendre compte au tribunal de la justice éternelle de la manière dont il s'était acquitté du devoir effrayant et terrible d'élever un dauphin de France, et recevoir le châtiment de la plus criminelle des entreprises, lorsqu'elle ne s'accomplit pas au gré de toute la nation. Le lendemain de son décès, l'Opéra donna _Castor et Pollux_. Le ballet des diables ayant manqué, et messieurs les démons dansant tout de travers, Sophie Arnould dit: «_Qu'ils étaient si troublés par l'arrivée de M. le duc de la Vauguyon que la tête leur en pétait._»

* * * * *

M. ***, intendant du prince de Guémené, devait sa fortune à celle de son maître, dont il n'avait pas mal embrouillé les affaires. Cet homme avait de l'esprit, faisait des vers et travaillait à un opéra. Un de ses amis ayant communiqué l'ouvrage à Mlle Arnould, elle lui dit: «_Je trouve que l'auteur a un peu pillé; mais au surplus c'est digne d'un_ VOLTAIRE (vole terre).»

* * * * *

Mlle Rey avait entrepris de dégourdir un grand jeune homme qui était _clerc_ de notaire. Un jour cet aimable précepteur se plaignit à Sophie de la bêtise de son élève: «_Tu ne savais donc pas_, lui répondit-elle, _que les plus grands clercs ne sont pas les plus fins_.»

* * * * *

L'abbé Terray fut nommé contrôleur général des finances en 1769. Peu de ministres se sont trouvés dans une position plus difficile et plus orageuse, et ceux dont il avait blessé les intérêts particuliers pour sauver la fortune publique s'en vengèrent par mille quolibets. Ce ministre ayant paru, à l'entrée de l'hiver, avec un superbe manchon, Mlle Arnould dit: «_Qu'a-t-il besoin d'un manchon? il a toujours les mains dans nos poches._»

* * * * *

Mlle R..., née en 1756, débuta à la Comédie-Française en 1772, avec le plus grand éclat. Ses talens excitèrent la jalousie de ses camarades, et Mlle Vestris, maîtresse du maréchal duc de Duras, forma contre elle une cabale affreuse. Un jour qu'elle jouait l'_Emilie_ de Cinna, un chat qui se trouvait dans la salle se mit à miauler. «_Je parie_, dit Sophie, _que c'est le chat de la Vestris_.»[42]

[42] En 1779 il parut une chanson sur les actrices de la Comédie-Française. Voici le premier couplet:

Air des trois Fermiers.

La VESTRIS achète à grand prix Les bravo de la populace; A force d'art et de grimace, Elle fait applaudir ses cris. Mais elle ne vaut, à tout prendre, (_bis_ Pas un sou, Pas un sou, Pas un soupir tendre. _bis._)

On sait que M. Masson de Pezai prenait le titre de marquis afin d'augmenter ses qualités. Un jour que ce poète signait devant Sophie, en y joignant sa nouvelle seigneurie, elle lui dit: «_Prenez garde à ce que vous faites, le sobriquet de_ marquis _pourrait bien vous rester_.»

* * * * *

Le prince _d'Hénin_, capitaine des gardes du comte d'Artois, n'était pas fort considéré. Champcenetz l'appelait le _Nain des princes_. Ce seigneur étant devenu amoureux de Mlle Arnould, employa tous ses moyens pour lui plaire. Un jour qu'il s'efforçait vainement d'obtenir un tendre aveu, Sophie excédée rompit enfin le silence, et lui dit: «_Vous ne savez donc pas qu'il est souvent aussi difficile de faire parler une femme que de la faire taire._»

Mlle Cléophile sortit de chez Audinot pour entrer danseuse à l'Opéra; elle appartenait en 1773 au comte d'Aranda, qui lui donnait trois cents louis de fixe par mois; ce qui la mit dans le cas de représenter convenablement. Cette nymphe, qui avait le regard un peu _rude_, ayant fait faire son portrait, conduisit Mlle Arnould chez son peintre. L'artiste dit à celle-ci:--Croiriez-vous, mademoiselle, que je suis amoureux de mon modèle?--«_En ce cas_, répondit Sophie, _faites-lui donc les yeux DOUX_.»

* * * * *

Le président de..., auteur d'assez mauvais ouvrages, après avoir vécu dans la dissipation, se retira du monde pour cultiver dévotement les lettres. Quelqu'un disait, en parlant de lui:--Voilà donc le président devenu ermite; il a enfin renoncé à _Satan_ et à ses _pompes_.--Mlle Arnould répartit: «_Il devrait bien aussi renoncer à ses oeuvres._»

* * * * *

M. de Buzençais, et le prince de Nassau qui n'était pas reconnu en Allemagne, s'étaient battus en duel: on disait devant Sophie que le premier avait fait beaucoup de façons avant de s'y dé-

terminer, et que c'était d'autant plus singulier qu'il passait pour bien manier l'épée. «_C'est que_, reprit-elle, _les grands talens se font toujours prier_.»

* * * * *

Un auteur lui remit un opéra en cinq actes, en la priant de l'examiner et de lui en donner son avis. Il ajouta que dans cette composition il n'avait pas voulu suivre la route ordinaire, et qu'il s'était surtout appliqué à éviter le style du langoureux _Quinault_ et du philosophe _Voltaire_. «_Monsieur_, lui répondit Sophie, _éviter Voltaire et Quinault, c'est s'asseoir par terre entre deux beaux sièges_.»

* * * * *

M. Jacquemain, joaillier de la couronne, avait fait des folies pour mademoiselle Granville, de l'Opéra. Sophie ayant vu cette nymphe en petite loge avec M. de Joinville, maître des requêtes, lui demanda le lendemain: «_Si elle avait changé de metteur en oeuvre_.»

* * * * *

Mlle C... naquit à Venise en 1754, mais elle fut élevée en France; elle dansa d'abord dans les ballets de la Comédie-Italienne et se fit remarquer par sa beauté. Le lord Mazarin en devint éperduement amoureux et voulut l'enlever. Ce danger fit quitter le théâtre à la belle C...; ses parens l'emmenèrent en province, où elle perfectionna les dons précieux que la nature lui avait accordés; elle revint ensuite à Paris, et elle fut reçue à la Comédie-Italienne en 1773. Ses charmes maîtrisaient tous les coeurs; son jeu, sa voix, son maintien, tout séduisait en elle, et

chaque jour poètes et financiers déposaient à ses pieds le tribut de leur adoration. Cette charmante actrice avait peu d'esprit. Un jour elle dit à Mlle Arnould:--On m'adresse souvent des vers; je voudrais bien apprendre à m'y connaître.--_Rien n'est plus facile_, répondit Sophie; _dis toujours qu'ils sont mauvais, et tu ne te tromperas guère_.

* * * * *

Le volume des Fables de Dorat se vendait un louis dans sa nouveauté[43]. Quelqu'un se récriait sur la chèreté de cet ouvrage. «_Examinez donc bien_, dit-elle, _le papier, les gravures et les vignettes; vous verrez que les vers sont pour rien_.»

[43] Lorsque ce poète fit paraître son poème des _Baisers_, Guichard lui adressa ce quatrain:

Pour vingt baisers sans chaleur, sans ivresse, Prendre un louis! y penses-tu? Eh, mon ami! pour un écu J'en aurai cent de ta maîtresse.

* * * * *

Un danseur entretenait une jeune figurante dont la complexion était fort maigre, et lorsqu'il était avec elle il ne l'appelait jamais que _mon chou_. Ce mot souvent répété fit dire à Sophie: «_Il paraît que cet homme-là ne fait pas ses CHOUX gras_.»

On a vu dans le même temps figurer à l'Opéra trois soeurs qui portaient toutes les trois des noms de fleurs; l'une s'appelait _Rose_, l'autre _Hyacinthe_, et la dernière _Marguerite_. Comme on les nommait devant Sophie, elle s'écria: «_Bon Dieu! quelle plate-bande!_»

* * * * *

Un musicien, un peu gascon, se vantait d'être aimé d'une femme charmante qui demeurait dans le faubourg Saint-Marceau.--Oh! oh! dit un plaisant, il y a bien de la boue dans ce quartier-là.--Cela n'empêche pas, reprit l'artiste, que ma conquête y fait _du bruit_.--_En ce cas_, reprit Sophie, _je gage que votre belle a des sabots_.

* * * * *

Un jeune mousquetaire qui croyait sans doute que l'amour tient lieu de tout, faisait une cour assidue à une jolie danseuse, mais dont le coeur ne s'ouvrait qu'avec une clef d'or. Un jour qu'il se plaignait de n'obtenir de sa belle que de vaines promesses, Mlle Arnould lui dit: «_Il faut être bien novice pour ignorer que l'amant qui ne dépense qu'en soupirs n'est payé qu'en espérances._»

* * * * *

Ce qui a surtout nui à l'abbé Terray[44] dans l'esprit des Parisiens, c'est qu'il montrait dans ses réponses trop de mépris pour l'opinion publique. On lui reprochait un jour qu'une de ses opérations ressemblait fort à prendre l'argent dans les poches. «_Et où voulez-vous donc que je le prenne?_» répondit-il. Une autre fois on lui disait, une telle opération est injuste. «_Qui vous dit qu'elle est juste?_» répliqua-t-il. Un coryphée de l'Opéra étant allé solliciter près de lui le paiement des pensions de plusieurs de ses camarades, revint tristement dire à Sophie que l'abbé Terray l'avait fort mal accueilli. «_Je n'en suis point surprise_, répondit-elle; _comment paierait-il ceux qui chantent, quand il ne paie pas ceux qui pleurent_.»

[44] Lorsqu'on porta les sacremens à ce ministre, une poissarde se mit à dire: _On a beau lui porter le bon Dieu, il n'empêchera pas que le diable ne l'emporte._

* * * * *

Un jeune poète paraissait indécis sur le genre de composition dramatique dont son génie devait s'occuper.--Conseillez-moi, disait-il à Mlle Arnould, où dois-je me fixer, et quel modèle prendrai-je?--_Croyez-moi_, répondit-elle, _fixez-vous au Théâtre-Français, et tâchez d'y prendre RACINE_.

* * * * *

En 1773 le Palais-Royal, bien différent de ce qu'il est aujourd'hui[45], renfermait un jardin beaucoup plus vaste. Une allée d'antiques marronniers formant le berceau, présentait un agréable spectacle par la brillante compagnie qui s'y rassemblait trois fois par semaine; des concerts délicieux qui se prolongeaient jusqu'à deux heures du matin, ajoutaient aux charmes des belles soirées d'été. Sophie occupait alors un appartement qui donnait sur ce jardin. Voulant tirer un feu d'artifice à l'occasion de la naissance du duc de Valois, elle écrivit au duc d'Orléans la lettre suivante:

[45] C'est en 1781 que le duc de Chartres fit construire le nouveau Palais-Royal; on y afficha les vers suivans:

Le prince des gagne-deniers, Abattant des arbres antiques,
Nous réserve sous ses portiques, Au travers de petits sentiers,
L'air épuré de ses boutiques Et l'ombrage de ses lauriers.

«MONSEIGNEUR,

«Suivant un usage antique, à la naissance des rois on apportait de l'or, de la myrrhe et de l'encens; l'or aujourd'hui serait une offrande trop vile pour un grand prince comme vous; la myrrhe est, je crois, un aromate peu agréable; quant à l'encens, tant de mains délicates le font fumer devant vous que je n'ai garde de m'en mêler. Par la position de ma demeure sur le jardin de votre palais, Monseigneur, je me trouve à portée de faire parvenir jusqu'à l'auguste accouchée l'éclat et le bruit de notre hommage. Le dédaignerez-vous? Je n'ai à présenter à Votre Altesse qu'un petit feu, une explosion vive et beaucoup de fumée; celui dont brûlent nos coeurs pour Votre Altesse est plus durable et ne s'éteindra qu'avec nos vies.

«Je suis, etc.»

Le duc d'Orléans accorda la demande, et Sophie fit tirer son petit feu, à la grande satisfaction de tous ceux qui en furent témoins.

* * * * *

Le marquis de L. ayant eu du goût pour Mlle Grandi, danseuse à l'Opéra, celle-ci peu cruelle l'admit à sa couche et fit les choses très-généreusement, s'en rapportant à la munificence du seigneur, et n'imposant aucune condition. Le lendemain son amant lui demanda ce qui lui faisait plaisir. Elle parla de _chatons_, qui s'assortiraient à merveille avec un collier qu'elle avait. Le surlendemain il arriva à Mlle Grandi une corbeille pleine de petits chats. Cette facétie fit beaucoup rire, et lorsque Sophie revit sa camarade, elle lui dit: «_Je ne suis point surprise de ce qui t'arrive, ma chère Grandi; tes SOURIS doivent attirer les CHATS._»

* * * * *

Une actrice de l'Opéra qui faisait la prude amena un soir au foyer une petite fille de sa façon, qu'elle appelait sa nièce. Cette jolie enfant était remplie de grâces, et chacun la faisait jaser. Quand ce fut au tour de Sophie, elle lui dit: «_Ma petite, il y a longtemps que je n'ai eu le plaisir de te voir; comment se porte mademoiselle ta mère?_»

Le duc de la Vrillière[46] avait pour maîtresse une femme d'un excessif embonpoint, qui avait beaucoup d'empire sur son esprit. Un jeune homme ayant besoin de la protection de ce ministre, demanda à Mlle Arnould le moyen de lui présenter un placet. «_Adressez-vous à sa maîtresse_, répondit-elle; _on parvient à tout par le canal des GRASSES_.»

[46] Ce ministre s'était successivement appelé Phélippeaux, Saint-Florentin et la Vrillière. On lui a fait cette épitaphe:

Ci-gît, malgré son rang, un homme fort commun, Ayant porté trois noms et n'en laissant aucun.

* * * * *

Mlle Allard s'étant plus occupée de ses plaisirs que de ses intérêts, se trouva sur la fin de sa brillante carrière sans fortune et sans amans; elle acquit avec les années un embonpoint excessif, et l'énormité de sa taille éloigna peu à peu tous ses adorateurs. «_Pauvre Allard_, disait Sophie, _elle s'agrandit sans garder ses conquêtes_.»

* * * * *

Le chevalier de C., vivement épris des charmes de Mlle Arnould, lui jurait un amour éternel, et ne demandait en retour qu'une heure de complaisance. «_Le désir vous aveugle_, lui dit-

elle; _une femme dont on sollicite les faveurs est comme une énigme dont on cherche le mot: dès qu'on a pénétré l'une et l'autre, elles sont bientôt oubliées_.»

* * * * *

Mlle Jude était une danseuse surnuméraire de l'Opéra, qui, à la faveur de ce titre, à l'abri des persécutions de ses parens et des recherches de la police, se livrait au culte de Vénus avec tant d'ardeur, d'intelligence et d'économie que malgré qu'elle fût très-jeune encore, elle avait déjà des rentes, de l'argent comptant et un fort beau mobilier. Ayant pris un abbé pour son coadjuteur, elle eut des scrupules sur un tel choix. «_Rassure-toi_, lui dit Sophie; _il est bien défendu aux prêtres d'avoir des femmes; mais aucun canon n'a interdit aux femmes l'usage des prêtres_.»

* * * * *

On donna en 1774, pour les fêtes de la cour, l'opéra de _Céphale_. Le poème est de Marmontel et la musique de Grétry. Cette pièce obtint un grand succès à Versailles, mais elle trouva des juges sévères à Paris. Le mot latin _aura_, que le poète crut devoir conserver en français, fit naître le jeu de mots _ora pro nobis_, et Sophie eut la malice de dire «_que la musique de_ Céphale _lui paraissait beaucoup plus française que les paroles_.»[47]

[47] LE CONCERT CHAMPÊTRE.

Qu'ils me sont doux ces champêtres concerts OÙ rossignols, pinsons, merles, fauvettes, Sur leur théâtre, entre des rameaux verts, Viennent _gratis_ m'offrir leurs chansonnettes! Quels opéras me seraient aussi chers? Là n'est point d'art, d'ennui scienti-

fique: Gluck et Rameau n'ont point noté les airs; Nature seule en a fait la musique, Et _Marmontel_ n'en a point fait les vers.

LEBRUN.

* * * * *

Le 24 mars 1774, Mlle Arnould, par un pur caprice, refusa de chanter, et ce jour-là elle eut la hardiesse de se montrer à l'Opéra, en disant «_qu'elle venait prendre une leçon de Mlle Beaumesnil_.» Les directeurs se plaignirent au duc de la Vrillière, qui, au lieu d'envoyer cette actrice rebelle au Fort-l'Evêque, se contenta de la réprimander. Des spectateurs de mauvaise humeur allèrent à l'Opéra le mardi suivant pour la siffler; mais ils n'en eurent pas le courage, et la séduction de son jeu leur fit oublier ce projet.

* * * * *

Le duc de F.[48] ne pouvant obtenir les faveurs d'une jeune personne aussi sage que belle, ne trouva pas d'autre expédient que de l'enlever après avoir mis le feu à la maison. On racontait l'événement devant plusieurs vieilles coquettes qui se récrièrent beaucoup sur les circonstances de ce rapt. «_Hélas!_ dit Sophie, _les libertins enlèvent les belles, mais le temps plus cruel enlève la beauté_.»

[48] Ce jeune seigneur avait un précepteur que son père, le duc de R., trouva un jour en tête à tête avec sa chère moitié. _Que n'étiez-vous là, Monsieur?_ lui dit la duchesse avec dignité; _quand je n'ai pas mon écuyer je prends le bras de mon laquais_.

* * * * *

Le _notaire_ Clauze, grand amateur de filles et fort inconstant, eut, dit-on, les prémices de Mlle Dorival, l'une des plus jolies danseuses de l'Opéra, et peu de temps après il quitta cette nymphe pour un nouvel objet. Dorival pleurant la perte de son infidèle, Sophie lui dit pour la consoler: «_Fais_ un acte _de_ contrition, pauvre innocente, et souviens-toi qu'à Cythère on ne fait point de _bail_ à vie.»

* * * * *

Lorsque Dorat fit jouer sa comédie de _la Feinte par amour_, il était attaché au char de Mlle Dupuis de l'Opéra. Cette actrice s'étant amourachée d'un jeune mousquetaire, supposa une longue indisposition pour être plus libre chez elle. Quelque temps après Dorat demanda à Sophie si Mlle Dupuis avait été réellement malade. «_Non_, répondit-elle, _c'est une FEINTE par amour_.»

* * * * *

Le baron du Hou.... avait fait dans ses terres, en Normandie, une _coupe de bois_ de 80,000 liv., afin de mieux payer les faveurs d'une courtisane nommée _Bréman_. Ce fou fieffé étant venu à l'Opéra dans un costume magnifique, Mlle Arnould dit à quelqu'un: «_Regardez donc le baron comme il porte bien son BOIS_.»

* * * * *

Les _ponts_ ont singulièrement influé sur la vie de Mme Dubbarri. Cette célèbre courtisane naquit à Paris au _Pont-aux-Choux_, et dès l'âge le plus tendre elle exerça ses talents sur le _Pont-Neuf_; le _Pont-Royal_ la vit le sceptre en main, et à la

mort de son illustre amant elle fut exilée au _Pont-aux-Dames_. Après avoir émigré en Angleterre elle revint à Paris en 1793, et finit sa vie près du _Pont de la Révolution_. Sophie apprenant la mort de Louis XV et l'exil de Mme Dubarri, dit en regardant tristement ses camarades: «_Nous voilà orphelines de père et de mère._»

* * * * *

P. n'ayant pu faire jouer sa comédie des _Courtisanes_, attaqua juridiquement la troupe des comédiens français, et publia une épître intitulée: _Remercîmens des Demoiselles du monde aux Demoiselles de la Comédie-Française, à l'occasion des Courtisanes, _comédie_. Cette satire ameuta contre lui toutes les prêtresses de Vénus. Quelqu'un disait à Sophie que P.[49], si méchant dans ses écrits, était pourtant un bon homme. «_Ne vous y fiez pas_, reprit-elle, _il a des griffes jusque dans les yeux_.»

[49] Ce littérateur disait à Chénier que deux concurrens pour une place à l'Institut lui avaient passé sur le corps: _Mon ami_, répondit le poète, _vous êtes le pont aux ânes_.

* * * * *

Une figurante jeune et jolie se fit quelque temps remarquer par sa conduite sage et réservée; elle résista au torrent qui entraînait ses camarades, et pour se faire une égide contre les traits de la séduction, elle prit un mari. Quelqu'un admirant les mœurs de cette danseuse, disait qu'elle avait beaucoup de vertus. «_Hé bien_, reprit Sophie, _elle a cela de commun avec les SIMPLES_.»

* * * * *

Mlle Laguerre se promenait dans les coulisses de l'Opéra, entourée de quelques adorateurs. Sophie s'approcha de cette nymphe, et lui touchant son ventre qui s'arrondissait visiblement: «_Voilà_, dit-elle, _le recueil de ces messieurs_.[50]»

[50] Allusion plaisante à un ouvrage qui, sous ce titre, jouissait alors d'une certaine vogue.

* * * * *

Un _procureur_ au parlement qui s'était presque ruiné au service de Mlle Duplant, vint un soir au foyer de l'Opéra. Quelqu'un qui le reconnut dit à voix basse:--_Voici un dindon que_ Duplant _a bien plumé_.--_Cela ne l'empêche pas de voler_, répartit Sophie.

* * * * *

Une dame de _Hunolstein_[51] s'engoua tellement de Sophie qu'elle avait vue dans le rôle d'_Iphigénie_, qu'elle en était devenue presque amoureuse. Celle-ci voulant en marquer sa reconnaissance, lui envoya un chapeau fort galant qu'elle nomma _chapeau à l'Iphigénie_. La jeune dame ne pouvant parvenir à ajuster cette coiffure à son goût, envoya chez l'actrice un laquais balourd qui fit plaisamment sa commission. Il trouva Sophie à sa toilette entre le prince d'Hénin son amant payant, et un coiffeur son amant payé; il lui dit:--Mademoiselle, Mme la comtesse vous remercie du chapeau que vous lui avez envoyé, mais elle ne peut réussir à l'arranger comme vous, et elle vous prie de lui envoyer celui qui vous le met.--_Iphigénie_ alors se tournant avec majesté vers ses deux favoris, leur dit le plus gravement du monde: «_Hé bien, qui est-ce qui marche aujourd'hui?_»

[51] Cette dame était une jeune et jolie femme attachée à la duchesse de Chartres. Le marquis de la Fayette qui en était épris, ne pouvant réussir auprès d'elle, de dépit passa chez les insurgens, et elle devint indirectement le principe de sa fortune et de sa gloire.

* * * * *

Le 22 février 1774, l'Académie royale de Musique donna la première représentation de *_Sabinus_*, tragédie lyrique en quatre actes, qui avait été représentée à Versailles pour les fêtes de la cour le 4 décembre 1773; le poème est de Chabanon, la musique de Gossec. Cet opéra n'eut pas plus de succès à la ville qu'à la cour; on ne s'aperçut pas même de l'attention que les auteurs avaient eue de le réduire en quatre actes après l'avoir donné d'abord en cinq; ce qui fit dire à Mlle Arnould que «_le public était un ingrat de s'ennuyer quand on se mettait en QUATRE pour lui plaire_».

* * * * *

Elle rencontra, en se promenant au bois de Boulogne, un médecin de sa connaissance qui cheminait avec un fusil sous le bras.--_Où allez-vous donc ainsi armé?_ lui demanda Sophie.-- Je vais à Longchamp voir un malade.--_Il paraît_, reprit-elle, _que vous avez peur de le manquer_.

* * * * *

Une jeune danseuse s'était avisée de devenir amoureuse folle d'un violon de l'Opéra. Sa mère s'en plaignit amèrement en présence de Sophie, qui dit à la novice:--_Mademoiselle, vous n'avez point l'esprit de votre état; on vous passe de céder à quelque ca-

price, pourvu que cela ne fasse pas de bruit; mais une demoiselle d'Opéra ne doit avoir ouvertement un coeur que pour la fortune._--C'est bien parlé, s'est écriée la mère. Oh! Mademoiselle, que ma fille n'a-t-elle votre esprit! Il n'est pas surprenant que vous soyez si riche.

* * * * *

En 1775 on donna à l'Opéra _Cythère assiégée_, opéra-comique de Favart, remis en musique par Gluck. Cette pièce est le triomphe de la beauté sur la force; malheureusement Favart a tiré un mauvais parti de ce sujet. Lors de la première représentation les guerriers, pour monter à l'assaut, apportaient des échelles. On demanda à quoi bon. Sophie répondit que «_c'était pour afficher un nouvel opéra_.»

* * * * *

Mlle Grandi s'était liée avec un Américain qu'elle trouva un matin couché avec une jeune négresse. Cette infidélité piqua son amour-propre, et ses camarades en furent bientôt instruites. Sophie lui dit pour la consoler: «_Ah! ma chère, les hommes sont des caméléons qui changent de couleur pour tromper toutes les femmes._»

* * * * *

Elle était dans un cercle où plusieurs académiciens faisaient assaut d'esprit; c'était un vrai cliquetis de pointes et de saillies. «_Ne trouvez-vous pas_, dit-elle à une de ses voisines, _que les beaux-esprits sont comme les roses; une seule fait plaisir, un grand nombre entête_.»

* * * * *

Mlle Duthé[52], originellement figurante à l'Opéra, puis aux promenades nocturnes du Palais-Royal, fut la première maîtresse du duc de Chartres, et elle devint ensuite celle du comte d'Artois. Un peintre nommé Perrin voulut se signaler, en 1775, par le portrait de cette célèbre courtisane; il en avait fait deux qu'il montrait aux amateurs; l'un très-grand, où il la représentait en pied, parée de tout le luxe des vêtemens à la mode; l'autre plus petit, où il la montrait nue, avec le détail de tous ses charmes. Quelqu'un s'écria en voyant ce dernier tableau:--Voici une charmante Danaé.--_Dites plutôt_, reprit Sophie, _le tonneau des Danaïdes_.

[52] En 1775 le comte d'Artois ayant eu part aux faveurs de cette nymphe, les plaisans dirent que ce prince venait à Paris prendre _du thé_ quand il était gorgé de biscuit de _Savoie_. On sait que la comtesse d'Artois était une princesse de Savoie.

* * * * *

Il parut en 1775 une facétie intitulée _les Curiosités de la Foire_, où les filles les plus célèbres de Paris étaient désignées allégoriquement sous des noms d'animaux rares; elles en furent cruellement offensées, mais ne purent se venger de l'auteur anonyme. Le sieur Landrin, poète voué au théâtre d'Audinot, imagina de composer une petite pièce sur ce sujet et sous le même titre. Mlle Duthé assistant à la première représentation, s'y reconnut si sensiblement, qu'elle en tomba en syncope. Cet événement fit grand bruit parmi les filles du haut style. Les partisans de cette nymphe crièrent au scandale, et le duc de Dur., son amant, obtint, malgré l'approbation de la police et les désirs du public, que cette pièce ne fût plus jouée. Mlle Arnould, piquée contre quelques seigneurs de la cour qui commentaient cette sa-

tire, dit: «_Pourquoi n'a-t-on pas mêlé quelques courtisans parmi les courtisanes? Dans une ménagerie, les mâles doivent figurer à côté des femelles._»

* * * * *

M. _Poisson_ de Malvoisin recherchait les bonnes grâces d'une jeune figurante, qui le rebutait toujours à cause de son âge. Sophie dit à cette novice: «_Ce ne sont pas les années qu'il faut compter; dans les mariages que fait Plutus, on voit presque toujours jeune chair et vieux POISSON._»

* * * * *

Elle passa pour avoir été en mariage réglé, pendant huit jours, avec M. Bertin, que les nymphes de l'Opéra appelaient _Bertinus_. Un jour deux hommes se trouvant sur le théâtre de l'Opéra derrière Sophie, sans le savoir, plaignaient beaucoup M. Bertin des infidélités et des mauvais procédés qu'il avait essuyés de la part de ces demoiselles, ajoutant qu'il ne le méritait pas, qu'il était généreux, aimable, facile, etc., etc. Sophie se retourne et dit: «_On voit bien que ces messieurs ne l'ont pas eu._»

* * * * *

Mlle Levasseur, en entrant à l'Opéra, changea de nom comme toutes ses compagnes, et prit celui de _Rosalie_ ; mais la comédie intitulée _les Courtisanes_ la dégoûta de son choix. L'une des héroïnes de cette pièce s'appelle _Rosalie_, et Rosalie actrice ne voulant pas être confondue avec Rosalie courtisane, reprit son premier nom. Sophie disait de Mlle Levasseur qui était passablement laide: «_Cette Rosalie, au lieu de changer de nom, aurait bien dû changer de visage._»

* * * * *

La duchesse de Chaulnes ayant épousé un maître des requêtes nommé de Giac, perdit par cette mésalliance le tabouret qu'elle avait à la cour; elle disait à ceux qui s'étonnaient qu'elle eût sacrifié son rang à de folles amours:--_J'aime mieux être couchée qu'assise._--Cette dame était connue pour être fort galante. Un jour elle rencontra Mlle Arnould et lui demanda comment allait le métier. «_Assez mal_, répondit-elle, _depuis que les duchesses s'en mêlent_.»

* * * * *

Le goût des noms supposés a produit parfois les scènes les plus plaisantes, et il n'était pas rare de voir se présenter à la porte de l'Opéra une pauvre journalière couverte de haillons, pour réclamer sa fille ou sa nièce que le jour précédent elle avait vue dans un brillant équipage. Mlle Dorival éprouva cette humiliation. Un soir qu'elle avait dansé dans _Ernelinde_, la mère ayant pénétré jusqu'au foyer, se jeta dans les bras de sa fille qui la reçut avec dignité en l'appelant _madame_. A ce titre la tendresse maternelle se changea en fureur, et cette comédie eût fini par un drame, si le marquis de Chabillant, amant de la danseuse, n'eût pas entraîné la mère dans un cabinet où on lui fit boire force rasades pour apaiser son ressentiment. Mlle Arnould, présente à cette scène bachique, et voyant cette bonne mère vider tous les flacons que l'on apportait, dit au marquis: «_En vérité, c'est une MÈRE A BOIRE que cette femme-là_.»

* * * * *

Le Barbier de Séville est le mieux conçu et le mieux fait des ouvrages dramatiques de Beaumarchais; les caractères en sont

bien marqués et assez soutenus pour le genre de l'_imbroglio_. Cependant le public accueillit froidement cette comédie: elle fut d'abord jouée en cinq actes (le 23 février 1775), mais l'auteur en supprima un, et l'intrigue y gagna. Quelqu'un ayant dit à Sophie que Beaumarchais allait mettre sa pièce en quatre actes: «_Il ferait bien mieux_, reprit-elle, _de mettre ses actes en PIÈCES_.»

Le marquis de Bièvre fut le premier amant de Mlle R., comme le comte de L. fut celui de Mlle Arnould. L'intimité qui régna pendant quelque temps entre ces deux actrices, lia naturellement M. de Bièvre avec Mlle Arnould, et c'est dans sa société qu'il reçut le sobriquet de _marquis Bilboquet_, par allusion à son adresse à jouer de cet instrument et à la frivolité de son caractère. Sa manie des calembours le rendit célèbre, et plus d'un bel esprit tâcha de l'imiter. Un soir qu'il était chez Sophie Arnould, une jolie femme lui dit en souriant:--Faites donc un calembour sur moi.--_Attendez donc qu'il y soit_, reprit Sophie.

* * * * *

Mlle Cr. après avoir fait par précaution trois quarantaines de suite, entra au couvent des Carmélites où elle devint enceinte à force de travailler à oublier le monde avec le directeur de cette maison. «_Cette vieille fille_, disait Sophie, _s'est retirée du monde par dépit, s'est mise au couvent par ennui, et s'y est fait faire un enfant par habitude_.»

* * * * *

Mlle Arnould avait l'art dangereux de saisir les ridicules et d'en faire le sujet de ses plaisanteries; aussi recevait-elle parfois des épigrammes dont elle ne se vantait pas. On lui faisait un jour des complimens sur son esprit. Quelqu'un crut la mortifier en di-

sant:--Bah! maintenant l'esprit court les rues.--Elle répartit aussitôt:--_Monsieur, c'est un bruit que les sots font courir._

* * * * *

Le duc de Bouillon fut tellement épris des charmes de Mlle Laguerre, qu'il dépensa pour elle 800,000 liv. dans l'espace de trois mois. Cette excessive prodigalité à l'égard d'une impure révolta tous les créanciers du duc; leurs plaintes parvinrent aux pieds du trône, et ce seigneur fut exilé dans une de ses terres. Peu de jours après quelqu'un s'informa de la santé de Mlle Laguerre[53]. «_J'ignore comment elle va maintenant_, répondit Sophie; _mais le mois dernier la pauvre enfant ne vivait que de BOUILLON_.»

[53] Cette actrice n'espérant plus rien de son amant, l'abandonna à son malheureux sort. M. de Bièvre fit à ce sujet les vers suivans:

Vous êtes surpris que Laguerre Ait quitté le pauvre Bouillon?
Depuis que Turenne est en terre La paix est dans cette maison, Et
le bon duc hait tant _la guerre_ Qu'il en redoute jusqu'au nom.

Aux fêtes de Longchamp, en 1775, les filles entretenues tenaient le premier rang[54]. La fameuse Duthé s'y fit voir dans une voiture élégante attelée de six chevaux blancs, dont les harnais étaient de maroquin bleu, recouverts d'acier poli réfléchissant de toutes parts les rayons du soleil. «_Quand on observe un tel luxe_, dit Sophie, _doit-on être surpris si tant de grandes dames se dégoûtent de l'état d'honnêtes femmes_.»

[54] En 1768 Mlle G., que Marmontel appelait _la belle damnée_, s'était montrée aux promenades de Longchamp dans un

char d'une élégance exquise. On remarqua surtout les armes parlantes qui en décoraient les panneaux. Au milieu de l'écusson se voyait un marc d'or d'où sortait un gui de chêne; les Grâces servaient de support, et les Amours couronnaient le cartouche.

Le comte Dubarri possédait aux environs de Paris une petite maison de campagne où il élevait en cachette une jolie villageoise nommée _Barbe_. Le chevalier de G. découvrit la cachette, et dit à Mlle Arnould qu'il avait profité de l'absence du comte pour lui souffler sa maîtresse. «_Vous êtes bien heureux_, répondit-elle, _que ce n'ait pas été son jour de BARBE_.»

* * * * *

Le baron de Grimm n'était pas riche en agrémens extérieurs, mais sa mise était toujours fort recherchée, et pour corriger les défauts de son visage, il y mettait du _rouge et du blanc_. Mlle Fel de l'Opéra, à laquelle il faisait une cour assidue, parlait un jour de la laideur de son soupirant. «_De quoi te plains-tu_, lui dit Sophie, _n'est-il pas fait à peindre?_»

Elle rencontra sur l'escalier du théâtre une très-agréable chanteuse des chœurs qui tenait par la main une petite fille.--_Mon Dieu, le joli enfant! à qui est-il?_--A moi, mademoiselle.--_A vous? mais il me semble que vous n'êtes pas mariée._--Non, mademoiselle, mais je suis de l'Opéra.

* * * * *

On lui racontait l'histoire singulière d'un curé de la Guienne, qui, pour avoir gardé une continence trop parfaite, éprouva une longue maladie à laquelle il eût succombé sans une demoiselle qui voulut bien être son médecin. «_Tel est l'empire de notre

sexe_, dit Sophie; _la femme est comme la grâce à laquelle on peut résister, mais à laquelle on ne résiste jamais_.»

* * * * *

Le lundi gras 1775, Mme Dugas, femme d'un gentilhomme lyonnais, suivit pendant quelque temps, au bal de l'Opéra, un masque habillé en vieille femme, qu'un jeune cavalier accompagnait. Croyant reconnaître la reine à laquelle le comte d'Artois donnait le bras, Mme Dugas se précipita à ses genoux et lui demanda la permission de lui baiser la main.--Vous ne me connaissez pas, Madame, répondit le masque.--Mettez la main sur mon coeur, s'écria Mme Dugas, et sentez à ses battemens s'il méconnaît des maîtres pour lesquels il est passionné.--En même temps elle prit la main du masque, la porta à son coeur et la baisa. Le masque embarrassé s'esquiva dans la foule, et Mme Dugas se releva au milieu d'un concours nombreux attiré par la nouveauté du spectacle, et l'accompagnant de mille battemens de mains. Le masque que Mme Dugas avait pris pour la reine était Sophie Arnould, qui s'en est fort amusée avec ses amis.

* * * * *

Mlle Dubois, de la Comédie-Française, laissa en mourant plus de 25,000 l. de rentes. C'était, en son temps, une des courtisanes les plus citées pour leur cupidité et l'art d'escroquer les dupes; du reste elle avait toujours été médiocre au théâtre, et n'avait pas su tirer parti des heureux moyens que la nature lui avait donnés. Un jour elle se plaignait d'approcher de trente ans, quoiqu'elle en eût davantage. «_Console-toi_, lui dit Sophie, _tu t'en éloignes tous les jours_.»

* * * * *

Dans le cours de ses folies amoureuses, Mlle Laguerre n'eut qu'une seule fille, qui mourut en bas âge[55]. Lorsque Sophie apprit que sa camarade était enceinte, elle s'écria: «_Ah! tant mieux, nous verrons les fruits de LA GUERRE._»

[55] Barthe dit à ce sujet, dans ses Statuts pour l'Opéra:

Donnons ordre à ces demoiselles De n'accoucher que rarement; En deux ans une fois, une fois seulement: Paris ne goûte point ces couches éternelles. Dans un embarras maudit Ces accidents-là nous plongent: Plus leur taille s'arrondit Plus nos visages s'allongent.

* * * * *

Le duc de D., abandonné à toutes les suites malheureuses d'une mauvaise conduite, fut exilé pour ses déportemens. Ce jeune seigneur, avant de partir, alla avec plusieurs amis souper chez Mlle Arnould, et jura entre ses mains qu'il conserverait son coeur à toutes les nymphes de l'Opéra. «_Quelle injustice!_» s'écria Sophie; _on exile ce pauvre duc parce qu'il s'est ruiné pour quelques jolies femmes; mais il n'a fait que suivre l'usage_.»

* * * * *

Dorat[56] dissipa une fortune assez considérable en magnifiques éditions de ses ouvrages; celle de ses Fables lui coûta 30,000 fr. et se vendit mal. Des malins en coupèrent les estampes, les payèrent au libraire et lui laissèrent les vers. Ces mortifications ne le rebutèrent pas; il rassembla toutes les poésies qui lui restaient en porte-feuille, et en intitula le recueil: _Mes nou-

veaux Torts_. Sophie lui dit: «_C'est de tous vos ouvrages celui qui remplit le mieux son titre._»

[56] Ce poète mourut à Paris d'une maladie de langueur, le 29 avril 1780. On lui fit cette épitaphe:

De nos papillons enchanteurs Emule trop fidèle, Il caressa
toutes les fleurs, Excepté l'immortelle.

* * * * *

Lorsque Lekain mourut (le 8 février 1778), on dit que ce tragédien, en passant l'_Achéron_, avait laissé ses talents sur _la rive_. En effet, Larive possédait à un degré éminent tous les talents de la déclamation. En 1775 il mit au théâtre _Pygmalion_, scène lyrique de J.-J. Rousseau, et joua ce monologue avec un charme qui lui fit beaucoup de partisans. Mlle R. ayant dans cette pièce représenté la statue, Sophie dit que «_c'était le meilleur rôle qu'elle eût encore fait_.»

Un mélomane proposa sérieusement de mettre en opéra les douze travaux d'Hercule. Un jour qu'on dissertait sur les hauts faits de ce demi-dieu, un plaisant dit qu'il fallait qu'Hercule sût la physique pour opérer tant de prodiges. «_En ce cas_, répartit Mlle Arnould, _il était impossible de résister à un savant de cette force-là_.»

* * * * *

M. Dupin, fils de l'ancien fermier général de ce nom, avait été l'élève de J.-J. Rousseau, et c'était un des plus mauvais sujets que l'on pût voir; il entretenait une danseuse de l'Opéra qui l'aimait beaucoup. Quelqu'un s'étonnant que cette fille eût pu s'attacher à un amant si peu généreux: «_Il paraît qu'elle n'est pas sur sa

bouche_, répondit Sophie; _elle est contente pourvu qu'elle ait Dupin_ (du pain).»

Un jeune mousquetaire, connu par plus d'une gasconnade, racontait qu'il s'était un jour battu avec un _comte italien_, et qu'avec la pointe de son épée il lui avait enlevé un oeil, lequel était resté au bout du fer comme un bouton de fleuret. Tout le monde se mit à rire, et Sophie lui dit: «_Bah! c'est un CONTE BORGNE que vous faites là._»

* * * * *

Un acteur de l'Opéra s'était marié à une jolie personne de province; ses camarades étant allés visiter sa nouvelle compagne, Mlle Arnould s'amusa surtout à lutiner la mariée, qui lui dit naïvement:--Je vous assure que c'est un fort bon acteur.--_Vous confirmez sa réputation_, répartit Sophie; _il a toujours passé pour bien entrer dans son personnage_.

Mlle C.[57] des Italiens était une femme superbe, mais prodigieusement grosse et grande; elle eut beaucoup d'amans, entr'autres le duc de Fronsac. Satisfaite de sa fortune, elle quitta la scène au moment même où les plaisirs et la gloire l'environnaient. Un jeune homme vivement épris de cette courtisane ne se lassait pas d'en vanter les talens et les grâces. Sophie ennuyée de cette apologie, s'écria: «_Tout le monde connaît son grand mérite, Monsieur; mais on s'est si souvent étendu sur ce sujet-là qu'il devrait être épuisé._»

[57] Cette actrice chantait ordinairement fort bien dans _la Fausse Magie_ l'ariette qui commence par ces mots: _Comme un éclair_. Elle venait de finir assez mal ce morceau, lorsqu'un amateur arrive tout essoufflé dans une loge, et demande vivement:--

A-t-elle chanté _Comme un éclair_?--Non, Monsieur, elle a chanté _comme un cochon_.

* * * * *

Elle assistait à une partie de pêche où il se trouva un de ces bavards ennuyeux qui se croient propres à tout, et qui ressemblent en tout à la mouche du coche. Cet homme s'approcha de Mlle Arnould, et lui demanda avec sa loquacité ordinaire, la permission de _pêcher_ avec elle. «_Eh quoi! Monsieur_, répartit Sophie, _vous voulez PÊCHER et vous n'avez pas le FILET_.»

* * * * *

Marmontel travailla pour les trois principaux théâtres; il aimait beaucoup les femmes et était fort entreprenant auprès d'elles; Mlle Arnould faisant allusion à ses travaux dramatiques et galans, disait: «_Je ne voudrais pas combattre avec cet homme-là, il est armé de toutes PIÈCES_.»

* * * * *

On donna en 1776 un ballet intitulé _les Romans_. Cet ouvrage rappelant les anciens tournois fut exécuté avec beaucoup de pompe et d'appareil. On y remarqua Mlle Duplant déguisée en homme sous les traits de FERRAGUS, prince de Castille, et elle remplit à merveille ce rôle fier et vigoureux. Cette actrice dit en rentrant au foyer:--En vérité, la moitié du parterre m'a prise pour un homme.--_Qu'est-ce que cela fait_, reprit Sophie, _si l'autre moitié sait le contraire_?

* * * * *

Champfort, après avoir composé quelques comédies, voulut s'élever sur un ton plus haut et donna sa tragédie de _Mustapha et Zéangir_. Quelqu'un annonçant la première représentation de cette pièce dit qu'elle avait brouillé Thalie avec l'auteur. «_Il paraît_, répartit Sophie, _que Champfort prend la chose au tragique_.»

* * * * *

Mlle Coupé[58], retirée depuis longtemps de l'Opéra, vivait avec M. Rollin, fermier général. Elle vint un soir à l'Opéra et causa avec des actrices. Quelqu'un s'informa quelle était cette dame: «_Eh quoi!_ répondit Sophie, _vous ne la reconnaissez pas? C'est l'histoire ancienne de M. Rollin._»

[58] Cette actrice avait été fort jolie et méritait le quatrain suivant:

Coupé, mille Amours sur vos traces Viennent entendre vos chansons; Vous les attirez par vos sons, Et les retenez pas vos grâces.

N.

Mlle Levasseur devait à l'art la moitié de ses charmes, et son cabinet de toilette était un sanctuaire impénétrable lorsque la prêtresse y opérait ses mystères. Sophie étant allée la voir dans ce moment critique, une femme de chambre lui dit confidentiellement que sa maîtresse ne pouvait la recevoir parce qu'elle faisait son visage. Sophie tire aussitôt sa boîte à rouge, en répondant: «_Portez-lui cela de ma part, et dites-lui que c'est pour l'achever de peindre._»

* * * * *

Un habitué de l'Opéra se plaignait de ce que les actrices dirigeaient tout, brouillaient tout et commandaient en despotes dans ce spectacle. «_Voulez-vous_, dit Sophie, _que ce soient les hommes qui distribuent les rôles, et qui règnent sur ce théâtre? nommez les femmes directrices; car tant que les hommes resteront directeurs, ils seront eux-mêmes dirigés par les femmes_.»

* * * * *

On lui demandait ce qu'elle pensait de l'arcade qui sert de porte à l'hôtel Thélusson, situé au bout de la rue Cérutti. Elle répondit: «_C'est une grande bouche qui s'ouvre pour dire une sottise._»

* * * * *

Louise Contat[59], nommée par les gens de lettres la Thalie de la Comédie-Française, eut Préville pour maître; elle débuta le 3 février 1776. Une jolie figure, des grâces naïves, un son de voix enchanteur, et cet art d'être propre à _presque_ tous les emplois, firent sa réputation. Sophie assistant à la représentation d'un drame où cette actrice était fort déplacée, riait continuellement, et disait à ses voisins qui s'étonnaient de cette gaieté folle: «_Je ne cesserai de rire que lorsqu'elle me fera pleurer._»

[59] A Mlle Contat, jouant le rôle de Thalie dans _la Centenaire_ de Corneille:

A voir tous les Amours voltiger sur vos traces, A cet air enchanteur, à ce ton séduisant, On croirait que Thalie a cédé son talent A la plus belle des trois Grâces.

HOFFMAN.

* * * * *

Un journaliste publia en 1776 une lettre de Sophie Arnould, dans laquelle cette actrice annonce qu'elle est née en 1744, qu'elle a reçu le jour dans l'alcove de l'amiral de Coligny, et que cette anecdote est la seule illustration de sa naissance. On lui répondit fort poliment qu'elle se trompait sur ces trois points; 1^o que son baptistaire datait du 14 février 1740; 2^o que les chambres à coucher des grands seigneurs du seizième siècle étaient sans alcoves; 3^o qu'une actrice de l'Opéra n'avait pas besoin d'une autre illustration que celle de ses talens ou de sa beauté.

* * * * *

La mort du prince de Conti laissa veuves beaucoup de vierges de l'Opéra. On trouva dans son immense mobilier plusieurs milliers de bagues de différentes espèces. Son altesse avait l'habitude de constater chacun de ses exploits amoureux par cette légère dépouille; il fallait que la femme dont il obtenait les faveurs lui donnât sa bague ou son anneau, et sur le champ il étiquetait ce bijou du nom de l'ancienne propriétaire. Quelqu'un parlant à Sophie de cette singulière manie, elle répondit: «_Je ne vois en cela qu'une allégorie; une femme aimable n'est-elle pas un anneau qui circule dans la société, et que chacun peut mettre à son doigt?_»

* * * * *

Colardeau, dans la vigueur de l'âge, périt victime d'une passion malheureuse. Il était lié depuis longtemps avec deux filles célèbres qui, à l'instar de Mlle G., avaient dans leur hôtel un théâtre et tous les accessoires de l'opulence. Colardeau fit, en faveur de l'aînée, vivement éprise de lui, un drame en deux actes intitulé: _La Courtisane amoureuse_; mais cette courtisane[60],

ingrate et perfide, laissa à son favori un souvenir amer de ses embrassements, et la santé délicate du poète en fut altérée au point de périr insensiblement. Au commencement de cette maladie de langueur, un de ses amis voulant en déguiser la cause, dit à Sophie qu'il était malade de la petite vérole. «_Bah!_ reprit-elle, _est-ce que vous prenez Colardeau pour un enfant?_»

[60] M. de Bièvre disait que le coeur des courtisanes est comme un miroir qui réfléchit tous les objets qu'on lui présente, sans en garder jamais aucun souvenir.

* * * * *

On lui faisait remarquer les armoiries d'un certain duc connu par le dérèglement de ses moeurs et la nullité de ses moyens. «_Voilà_, dit-elle, _une affiche bien pompeuse pour une pièce bien médiocre_.»

* * * * *

Un abbé qui pinçait agréablement de la guitare, fut prié d'accompagner une romance. Il y consentit quoiqu'il eût la voix fausse. On demanda ensuite à un musicien nommé _Lemoine_ comment il trouvait que l'abbé eût chanté?--Parfaitement, répondit-il.--Cela est faux, dit tout bas quelqu'un.--_En ce cas_, reprit Sophie, _LEMOINE répond comme l'ABBÉ chante_.

* * * * *

Elle donnait un repas où se trouva Linguet[61], son conseil et son ami. A chaque mets qu'on lui offrait, cet avocat répondait modestement qu'il avait peu d'appétit, et cependant il acceptait tout et mangeait comme un ogre. Mlle Arnould dit aux convives au moment où Linguet usait encore de son refrain: «_Vous pou-

vez en croire monsieur, la_ faim _de l'orateur est de persuader_.» (La fin.)

[61] Le _maréchal_ duc de Duras était chargé en 1779 de la surveillance des théâtres. Linguet ayant dans une de ses feuilles maltraité ce seigneur au sujet de ses vexations contre Mlle Sainval aînée, celui-ci fit dire au journaliste qu'il eût à s'abstenir de parler de lui, ou qu'il lui ferait donner des coups de bâton. _Tant mieux_, répliqua Linguet; _on pourra du moins dire qu'il s'est servi de son bâton_.

* * * * *

Colalto était un acteur de la Comédie-Italienne dans le rôle de _Pantalon_, où il excella pendant vingt ans. La pièce des _Trois Jumeaux Vénitiens_ rend son nom immortel, et l'on se souviendra longtemps de l'art étonnant avec lequel ce comédien exécutait et variait ses différens rôles. On sait que Mlle R. se mettait souvent en homme. Un plaisant ayant fait courir le bruit que cette actrice allait se marier: «_Je gage_, dit Sophie, _que c'est avec Colalto, car R. aime beaucoup les PANTALONS_.»

Mlle Laguerre était fort avare et faisait de temps en temps la vente de ses meubles et de ses bijoux. Un jour qu'elle procédait à cette opération, des femmes de qualité marchandèrent divers objets précieux, et se plainquirent de leur chèreté. «_Il paraît, Mesdames_, leur dit Mlle Arnould, _que vous voudriez les avoir à prix coûtant_.»

* * * * *

Gluck[62] a la gloire d'avoir fait en musique ce que Corneille a fait en poésie; il a conçu, il a créé la véritable tragédie lyrique. _I-

phigénie_, _Orphée_, _Alceste_ et _Armide_ sont des chefs-d'oeuvres qui ne vieilliront jamais. Cependant le mérite de ce célèbre compositeur éprouva de violentes critiques. Un Picciniste disait à Mlle Arnould:--L'illusion est détruite, la musique de Gluck est tombée.--_Oui, tombée du ciel_, répondit-elle.

[62] Marmontel s'était uni à Piccini pour refaire l'opéra de _Roland_. Les Gluckistes logèrent le poète rue _des Mauvaises-Paroles_, et le musicien rue _des Petits-Champs_. Les Piccinistes prirent leur revanche, et firent placarder que le chevalier Gluck, auteur d'_Iphigénie_, d'_Orphée_, d'_Alceste_ et d'_Armide_, logeait rue _du Grand-Hurleur_.

* * * * *

En 1776, trois nouvelles actrices débutèrent pour le chant à l'Opéra. Mademoiselle Lambert avait une jolie figure, mais point de talent; Mlle Sevri faisait de jolies cadences, mais avait besoin de goût; enfin Mlle Monville possédait une belle voix, mais était gauche au théâtre. Ces trois nymphes, qui déjà avaient placé leur honneur à fonds perdu, se promenaient un soir au Palais-Royal. Quelqu'un ayant demandé qui elles étaient, Sophie répondit: «_Ce sont trois GRACES qui prennent l'air un peu tard._» (_l'R._)

* * * * *

Dauberval, célèbre danseur de l'Opéra et compositeur du charmant ballet de _la Fille mal gardée_, s'était chargé de l'éducation théâtrale d'une jolie figurante. Un jour qu'elle avait dansé un nouveau pas, Dauberval dit à ses camarades d'un air satisfait:--Trouvez-vous que mon élève ait fait des progrès?--Sophie Arnould s'apercevant que l'embonpoint de cette danseuse s'aug-

mentait chaque jour, répondit aussitôt:--_Une écolière docile doit profiter à vue d'oeil sous un maître tel que vous._

* * * * *

Un officier aux gardes nommé de la Roirie devint éperdument amoureux de Mlle Beaumesnil[63], actrice de l'Opéra, l'enleva à son oncle qui l'entretenait, et non content de cet exploit, voulut l'épouser. Ce jeune fou fit part à Sophie de son projet; elle tâcha de l'en détourner, et finit par lui dire: «_Prenez-y garde, le coeur d'une femme galante est comme une rose dont chaque amant emporte une feuille; il ne reste bientôt plus que l'épine au mari._»

[63] Cette nymphe eut la générosité de refuser les propositions de son amant, qui, de désespoir, se retira à la Trappe: il démentit en cela le caractère national.

Lorsqu'un objet fait résistance, L'Anglais fier et vain s'en offense; L'Italien est désolé; L'Espagnol est inconsolable; L'Allemand se console à table; Le Français est tout consolé.

N.

M. Gruet, avocat en parlement, et M. A. M., gendre de Mlle Arnould, ont remporté en 1776 le prix de l'Académie française. Tous les deux, par un pur hasard, avaient choisi pour sujet _les Adieux d'Hector et d'Andromaque_. M. A. M., engoué de ce brillant succès, dit à sa belle-mère:--Si je ne suis pas de l'Académie à trente ans, je me brûle la cervelle.--_Taisez-vous, cerveau brûlé_, répartit Sophie.

* * * * *

Ce littérateur a fait plusieurs pièces de théâtre, dont une en vers intitulée _le Rendez-Vous du Mari_, fut représentée en 1780. Il joua lui-même, au Théâtre-Français en 1791, le rôle de _Nasser_ dans sa tragédie d'_Abdelasis et Zuleima_, et il réclama l'indulgence du public dans une fable qu'il lui adressa. Une partie des OEuvres poétiques de M. A. M. a été imprimée en 1808, sous le titre d'_Année champêtre_. On y trouve les vers suivans destinés pour le portrait de Sophie Arnould:

Ses grâces, ses talens ont illustré son nom; Elle a su tout charmer, jusqu'à la jalousie: Alcibiade en elle eût cru voir Aspasia, Maurice, Lecouvreur; et Gourville, Ninon.

* * * * *

M. de *** avait épousé deux femmes. La première était riche et sage; la seconde pauvre et galante. «_La destinée de cet homme est singulière_», disait Mlle Arnould; _dans sa jeunesse il a eu la corne d'abondance, et dans sa vieillesse il a l'abondance des cornes_.»

* * * * *

On avait ôté à l'auteur du _Devin du Village_ ses entrées à l'Opéra, à cause de sa Lettre sur la musique. Lorsqu'on voulut les lui rendre:--Pourquoi, dit-il, me dérangerai-je de si loin pour aller à l'Opéra, tandis que j'ai à ma porte les chouettes de la forêt de Montmorency?--Mlle Arnould dit en apprenant cette boutade:--_Le goût de Jean-Jacques est fort naturel; un hibou[64] doit aimer les chouettes._

[64] Mme N. disait: On reproche à Jean-Jacques d'être un hibou; oui, mais c'est celui de Minerve; et quand je songe au _De-

vin du Village_, j'ajoute: déniché par les Grâces.

* * * * *

Une très-jolie femme, mais peu spirituelle et fort ennuyeuse, se plaignait d'être obsédée par la foule de ses amans. «_Hé! madame_, lui dit Sophie, _il vous est bien facile de les éloigner; vous n'avez qu'à parler_.»

Robbé de Beauveset logeait et vivait en 1776 chez la duchesse d'Olonne, si fameuse par le dérèglement de ses moeurs. M. de Laverdi, contrôleur général, avait fait obtenir à ce poète une pension de 1,200 liv., à condition qu'il brûlerait tous ses ouvrages licencieux. On regretta surtout un poème intitulé _la Jobiade_, dans un des chants duquel les diables assemblés composent le poison dont ils se proposent d'infecter le vertueux Job, et avec lui le genre humain. Ce morceau ayant paru manuscrit, Sophie Arnould s'écria en le lisant: «_Quelle audace poétique! Pour peindre_ la cacomonade _avec tant d'énergie, il faut que l'auteur soit bien plein de son sujet_[65].»

[65] Ce mot a été attribué à Piron; mais souvent les beaux esprits se rencontrent.

Sophie Arnould avait son franc-parler dans tous les lieux où elle se trouvait. La facilité avec laquelle elle saisissait l'à-propos, la tournure plaisante qu'elle donnait aux choses les plus sérieuses, tout en elle faisait goûter les folies qu'elle débitait. Un capitaine de dragons, pour vivre avec plus d'aisance, s'était associé avec une antique beauté qui partageait avec lui son lit, sa table et sa bourse. Un de ses amis le rencontrant au foyer de l'Opéra, persifla son incroyable constance. Sophie dit à cet étourdi: «_Monsieur, une vieille bannière est l'honneur du capitaine._»

* * * * *

Le vieux duc de *** avait pris pour ses menus plaisirs une jeune figurante qui perdit en peu de temps son embonpoint et sa fraîcheur. On faisait remarquer à Sophie ce changement subit. «_Hélas!_ dit-elle, _une jeune fille entre les mains d'un vieillard est un oiseau entre les mains d'un enfant_.»

* * * * *

En 1777 il y avait dans le bois de Boulogne une espèce de vide-bouteille nommé _Bagatelle_. Le comte d'Artois en fit l'acquisition, et voulant se satisfaire aux frais de qui il appartiendrait, il paria 100,000 liv. avec la reine que le palais qu'il voulait y faire construire serait commencé et achevé durant le voyage de Fontainebleau, au point d'y donner au retour une fête à Sa Majesté. Le pari fut tenu, et ce jardin, dans sa nouveauté, parut avoir été créé par magie. Mlle Arnould s'y trouvant avec l'architecte Belanger, à qui l'on doit les dessins de ce charmant séjour, lui dit: «_Vous devez être bien satisfait de votre ouvrage; Paris s'occupera longtemps de BAGATELLE_.»

Sophie avait de fort beaux yeux, et c'est en raison de ce don de la nature que le comte de L. disait en la voyant:

Delicta juventutis meæ ne memineris, domine.

Ce seigneur vécut longtemps avec elle; mais on se lasse de tout, c'est une loi de la nature. Un jour il lui reprochait d'être un peu médisante. «_Si vous m'aimiez encore_, reprit-elle, _vous oublieriez près de moi tous les défauts de mon sexe_.»

* * * * *

M. Turgot[66], qui se retira du ministère en 1776, devait supprimer les soixante fermiers généraux lorsqu'il fut disgracié. «_Nous l'avons échappé belle_, dit Mlle Arnould; _que deviendraient nos domaines si nous n'avions plus de fermiers?_»

[66] A cette époque un plaisant fit ainsi le tableau des ministres:

Monsieur Turgot brouille tout, Monsieur de Saint-Germain renverse tout, Monsieur de Malesherbes sait tout, Monsieur de Sartines doute de tout, Monsieur de Maurepas rit de tout.

* * * * *

Les particuliers tirent par-ci par-là quelque douce vengeance des atteintes que leurs fronts reçoivent souvent de la part des grands. Le prince de *** entrant un soir furtivement chez sa maîtresse, trouva le chevalier de L. dans une place qu'il croyait avoir le droit exclusif d'occuper, du moins avait-il fait des dépenses énormes pour se l'assurer. Mademoiselle G., chanteuse à l'Opéra, aussi sensible à l'agréable tournure du capitaine qu'aux hommages éclatans du vieux général, partageait également ses faveurs entre eux. Le prince se retira discrètement, et envoya cinq cents louis avec le congé; mais la belle lui tenait au coeur, et quelque temps après, comme il se plaignait de son inconduite devant Mlle Arnould, elle lui dit en souriant: «_Monseigneur, la sagesse d'une actrice n'est que l'art de bien fermer les portes._»

* * * * *

Mlle Laprairie brilla quelque temps sur la scène lyrique, et depuis l'homme en place jusqu'à l'artisan, tout ressentit le pouvoir des yeux de cette enchanteresse; elle avait puisé chez l'abbé Ter-

ray des goûts que le prince de Soubise se plut à cultiver. Ce seigneur magnifique lui fit quitter l'Opéra pour n'être plus qu'à lui; ensuite elle abandonna l'amour pour se ranger sous les drapeaux de l'hymen, et Gardel l'aîné devint son époux. Quelqu'un disait que cette Laïs ne serait pas plus fidèle à son mari qu'elle ne l'avait été à ses amans. Sophie répondit: «_Cela peut être; mais ce qui doit consoler un mari d'être trompé par sa femme, c'est qu'il reste toujours propriétaire d'un bien-fonds dont les autres n'ont que l'usufruit._»

* * * * *

D'Alembert était bâtard de Mme de Tencin, comme Mlle Lespinasse était bâtarde du cardinal de Tencin. Identité d'origine et espèce de parenté, première cause des liaisons de ces deux personnages qui s'étaient connus chez Mme du Deffand, où Mlle Lespinasse avait fait son apprentissage de bel esprit. Mlle Arnould, qui tenait aussi bureau d'esprit, recevait souvent la visite de Marmontel. Un jour cet académicien vantait avec chaleur Mlle Lespinasse.--_Vous en parlez en amant_, lui dit Sophie.--_On peut s'y tromper; l'amitié n'est-elle pas la soeur de l'amour?--_Je le crois_, reprit-elle, _mais ce n'est pas du même lit_.

* * * * *

On lui disait que M. ... était tellement indolent et paresseux, qu'il ne faisait absolument rien du matin au soir.--Et Madame, demanda quelqu'un, agit-elle de même?--_C'est la meilleure femme du monde_, répondit Sophie; _pour ne pas fatiguer son mari, elle se fait faire ses enfans par d'autres_.

* * * * *

Un officier aux gardes ayant passé une nuit laborieuse avec Mlle Laguerre, racontait le lendemain au foyer tous les assauts que cette amazone lui avait livrés sans avoir voulu lui faire aucun quartier. «_Hé! Monsieur_, lui dit Sophie, _vous deviez savoir que LA GUERRE et LA PITIÉ ne s'accordent point ensemble_.»

* * * * *

La marquise d'Aupy, connue par ses galanteries, avait donné un rendez-vous nocturne au chevalier de C., nouvel adorateur de ses charmes, lorsqu'un fâcheux survint tout à coup, et troubla les plaisirs qu'elle s'apprêtait à goûter. C'était un ancien amant favorisé, le comte de V., mais qui était presque oublié, parce que son amour durait depuis huit grands jours. Les deux rivaux se rapprochèrent en riant, et comme aucun des deux ne voulait céder la place, la marquise, pour les mettre d'accord, leur proposa de jouer ses bontés dans un cent de piquet. Ces aimables roués trouvèrent l'expédient unique, et le chevalier fit son adversaire repic et capot. Mlle Arnould entendant raconter cette aventure, s'écria: «_Quelle présence d'esprit! On m'avait bien dit que cette femme-là ne perdait jamais LA CARTE_.»

* * * * *

Elle dit un jour à M. Amelot, à l'occasion des troubles qui régnaient à l'Opéra en 1776, et de la rigueur que ce ministre déployait: «_Vous devez savoir, Monseigneur, qu'il est plus aisé de composer un parlement qu'un opéra_[67]_.»

[67] Apostrophe mortifiante pour monsieur Amelot, qui, étant intendant de Bourgogne lors des troubles de la magistrature en 1771, contribua à la destruction et reconstruction du parlement de Dijon.

* * * * *

Quelqu'un mécontent de la perte d'un procès, déclamait contre les abus qui assiégent le temple de Thémis. «_Ne trouvez-vous pas_, dit Sophie, _que la justice ressemble à une vierge déguisée; elle est sollicitée par le plaideur, tourmentée par le procureur, cajolée par l'avocat et soutenue par le juge, qui finit par la violer_.»

* * * * *

On avait annoncé au Théâtre-Français la comédie du _Misanthrope_. L'acteur qui devait en remplir le principal rôle tomba malade, et la pièce fut remise. «_Comment n'a-t-on pas songé à Raucourt?_ dit Mlle Arnould; _elle qui joue si bien le MISANTROPE_.»

* * * * *

Un ancien danseur de l'Opéra, nommé _Hennequin_, fit la folie de se jeter par la fenêtre d'un troisième étage, de désespoir d'avoir été trompé par une prêtresse du théâtre lyrique; ce n'est pas pardonnable à un homme qui devait connaître les _us et coutumes_ de l'Opéra. Sophie dit à ce sujet: «_De tous les SAUTS que j'ai vus, celui-là est le plus fou_.»

* * * * *

Il parut à l'Opéra en 1777 une danseuse jeune et jolie, nommée Cécile. Au talent le plus brillant elle joignait une taille, des grâces, une figure, une fraîcheur qui séduisaient tout. Les nombreux amateurs de nouveautés étaient fort empressés de savoir qui toucherait le coeur de cette novice, et plus d'un richard marchandait ses prémices; mais cette nymphe, plus tendre qu'intéressée, don-

na pour rien à son maître G. un bijou qui lui eût valu des monceaux d'or. Cette charmante personne ayant demandé naïvement à Sophie ce qu'il fallait pour toujours plaire aux hommes, celle-ci répondit: «_Douce humeur, douce peau et douce haleine._»

Toutes les filles[68] de l'Opéra et d'ailleurs, instruites du bonheur que Mlle Michelot, jolie figurante dans les ballets, avait eu de plaire au comte d'Artois, envièrent son bonheur; mais ce ne fut qu'une simple passade, et la jolie danseuse eut le destin de la rose: elle trouva ensuite d'illustres amans qui lui firent éprouver le même sort. «_Cette pauvre Michelot_, dit Sophie, _ressemble à ces vins dont tout le monde veut goûter, et dont personne ne veut faire son ordinaire_.»

[68] Pour établir une hiérarchie parmi les femmes attachées aux grands spectacles, on disait les _dames_ de la Comédie-Française, les _demoiselles_ de la Comédie-Italienne, et les _filles_ de l'Opéra.

* * * * *

Mlle Arnould voulut plusieurs fois quitter le théâtre par boutade; elle disait à ceux qui s'étonnaient que la gloire n'eût plus de charmes pour elle: «_Quand on a passé les deux tiers de sa vie au grand jour, il est sage de passer le reste à l'ombre._»

* * * * *

Mlle d'Eon de Beaumont fut un personnage extraordinaire: on la vit successivement avocat, guerrier, ambassadeur et écrivain politique. Ses parens désirant un fils, cachèrent, dit-on, son sexe, la vêtirent en homme et lui en donnèrent l'éducation. L'incertitude de son état devint le sujet d'un pari et d'un procès considé-

nable, qui fut terminé au banc du roi, d'après les déclarations de Mlle d'Eon, qui s'avoua pour femme. Elle vint à Paris en 1777, et parut à la cour en costume féminin, avec la _croix_ de Saint-Louis. Quoi qu'il en soit, le sexe de la chevalière d'Eon est encore un problème pour beaucoup d'incrédules. Lorsque Sophie rencontra cette amazone parée de sa décoration, elle disait en souriant: «_Voici le mystère de la CROIX._»

* * * * *

Le comte de Maurepas[69], que Louis XVI rappela au ministère en montant sur le trône, était un grand amateur de jolies filles, et allait souvent à l'Opéra, comme le magasin de cette marchandise. La vieillesse ne lui avait point ôté ce goût-là, et les soucis du gouvernement lui rendaient un tel plaisir encore plus nécessaire. Ce ministre aimait aussi beaucoup les ouvrages graveleux, et M. Amelot, pour lui plaire, faisait, dit-on, ramasser dans Paris toutes les chansons gaillardes et autres opuscules de ce genre, que la licence des mœurs faisait éclore. M. de Maurepas disait un soir au foyer de l'Opéra:--Dans ma jeunesse, quand on voulait des femmes, il n'y avait qu'à se baisser et en prendre.--_Mais aujourd'hui, Monseigneur_, répartit Sophie, _on n'en prend plus que quand on se relève_.

[69] En 1775 ce ministre était à l'Opéra la veille d'une émeute. On fit à ce sujet l'épigramme suivante:

Monsieur le comte, on vous demande; Si vous ne mettez le holà Le peuple se révoltera. --Dites au peuple qu'il attende; Il faut que j'aille à l'Opéra.

* * * * *

Mme de C. avait conservé dans un âge avancé une profonde sensibilité; elle était surtout très indulgente pour les faiblesses de son sexe. Un jour elle disait à ce sujet:--Quelle est la femme qui peut se vanter de résister à l'émotion de ses sens et aux instances d'un homme qui lui plaît, réunis à l'occasion? La plus vertueuse est celle à qui pour cesser de l'être, une de ces circonstances a manqué.--Mlle Arnould applaudit beaucoup à ce discours, et dit en regardant Mme de C.:--_On voit bien que l'Amour a passé par-là._

* * * * *

Voltaire écrivait de Ferney, le 9 novembre 1777: «Vous avez vu ici le mariage de M. de Florian, vous verriez aujourd'hui celui de M. le marquis de Villette. Je dis marquis, parce qu'il a effectivement une terre érigée en marquisat par le roi pour lui, comme seigneur de sept grosses paroisses, suivant les lois de l'ancienne chevalerie; il est, en outre, possesseur de 40,000 écus de rentes; il partage tout cela avec Mlle de Varicourt, qui demeure chez Mme Denis. La jeune personne lui apporte en échange dix-sept ans, de la naissance, des grâces, de la vertu, de la prudence; M. de Villette fait un excellent marché.»

Mlle de Varicourt était fille d'un officier des gardes du corps peu à l'aise et ayant douze enfans. Il était question de la faire religieuse, lorsqu'elle fit part à Voltaire de son fâcheux destin. Le philosophe bienfaisant obtint de la famille qu'elle viendrait passer quelque temps à Ferney. La jeune personne s'y est si bien conduite, qu'elle y a acquis le surnom de _Belle et Bonne_; ce qui déterminait le marquis de Villette à lui faire sa fortune en l'épousant. Quelque temps après son mariage, il demanda à Mlle Ar-

nould ce qu'elle pensait de sa femme; elle répondit: «_C'est une charmante édition de la Pucelle_[70]_.»

[70] M. Laus de Boissi étant chez Mme de Villette lors de sa première grossesse, trouva sur la cheminée un _Mathieu Lænsberg_. Ah! Madame, s'écria-t-il aussitôt, voici une prophétie qui vous concerne, et il lut le quatrain suivant qu'il venait de composer, comme s'il l'eût trouvé dans l'almanach:

De _Belle et Bonne_ il doit naître un enfant Qui recevra le surnom de sa mère: Il y joindra grâce, esprit, enjouement; Car il faut bien qu'il tienne de son père.

* * * * *

Une mendiante enceinte portant à son cou deux enfans, implorait au coin d'une rue la pitié publique. Un vieux célibataire qui donnait le bras à Mlle Arnould, trouva fort étrange que cette femme s'occupât si constamment de la propagation de sa pauvre espèce. «_Que voulez-vous_, reprit Sophie, _ces malheureux n'ont souvent que cela pour souper_.»

* * * * *

Vestris débuta le 18 septembre 1778[71], à l'âge de treize ans. Ce célèbre danseur est fils naturel de l'Italien Vestris et de Mlle Allard, d'où lui vient le surnom de Vestr'Allard, que les Anglais lui ont donné. Ce fut dans les coulisses que Mlle Allard accoucha. Cette danseuse étant enceinte, faisait remarquer à ses camarades comme son enfant remuait. «_Excellent augure_, dit Sophie; _c'est un pas de ballet qu'il répète_.»

[71] Le jour de ce début son père, le _diou de la danse_, vêtu d'un riche habit de cour, l'épée au côté, le chapeau sous le bras,

se présenta avec son fils sur le bord de la scène, et, après avoir adressé au parterre des paroles pleines de dignité sur la sublimité de son art et les nobles espérances que donnait l'auguste héritier de son nom, il se tourna d'un air imposant vers le jeune candidat, et lui dit: _Allons, mon fils, montrez votre talent au poublic; votre père vous regarde._

* * * * *

M. P. était amoureux fou de Mlle Dorival; mais cette jolie danseuse ne pouvait le souffrir. Il en fit faire le portrait qu'il plaça sur une tabatière. Un jour il dit à quelques actrices:--Hé bien, Mesdemoiselles, je possède enfin Dorival, et je la tiens dans ma poche.--_Il vaudrait bien mieux_, répartit Sophie, _que vous l'eussiez dans votre manche_.

* * * * *

Le marquis de Bièvre, surnommé le père des calembours, dissertait un jour avec elle sur les divers _esprits_, et il soutenait que ce mot avait toujours besoin d'un commentaire.--Par exemple, disait-il, l'_esprit devin_ des prophètes n'est point _l'esprit de sel_ des railleurs; l'_esprit immonde_ des libertins n'est ni l'_esprit fort_ des crocheteurs, ni l'_esprit familial_ des valets, et le _bel esprit_ d'une savante est bien loin du _bon esprit_ d'une ménagère: _esprit_ est donc un terme vague auquel chacun attache un différent _sens_.--_Je suis de votre avis_, répliqua Mlle Arnould; _car je connais des gens d'esprit qui n'ont pas le sens commun_.

* * * * *

M. Campan, valet de chambre de la reine, fit obtenir à M. de Vîmes l'administration générale de l'Opéra. Le nouvel administrateur s'annonça par des réformes considérables; il fit graver sur la porte de son bureau ces trois mots en lettres d'or: *_Ordre_, _justice_ et _sévérité_*. Toutes les nymphes de l'Opéra se récrièrent contre cette affiche, et parvinrent à faire rayer le mot *_sévérité_*. Malgré son zèle et son courage, M. de Vîmes ne put réformer un grand nombre d'abus sans déplaire aux grandes puissances, sans révolter contre lui tous les ordres de l'état confié à sa tutelle. On présagea que son ministère ne serait pas de longue durée, ce qui est arrivé; et le peu d'égard qu'il eut aux principes reçus et aux anciens usages le fit surnommer par Mlle Arnould «*_le Turgot de l'Opéra_*».

* * * * *

Un fat se plaignait de la dépense qu'il était obligé de faire pour nourrir ses chevaux. Quelqu'un lui dit:--Au lieu d'avoir tant de bêtes dans votre écurie, que ne réservez-vous une partie de votre revenu pour vous procurer la compagnie des gens d'esprit?--Mes chevaux me traînent, répondit le fat; et entre nous, les gens d'esprit...--*_Les gens d'esprit_*, répartit Sophie, *_vous portent sur leurs épaules_*.

Pendant le dernier séjour que Voltaire fit à Paris en 1778[72], il alla faire une visite à Mlle Arnould: on l'en avait prévenue, et pour mieux fêter le grand homme, elle rassembla une partie de sa famille. Aussitôt que Voltaire entra dans l'appartement, tous les enfans se jetèrent à son cou.--*_Vous voulez m'embrasser_*, leur dit-il, *_et je n'ai plus de visage_*.--La conversation s'engagea, et le poète dit à Sophie:--Ah! Mademoiselle, j'ai quatre-vingt-quatre ans, et j'ai fait quatre-vingt-quatre sottises.--*_Belle bagatelle_*,

reprit l'actrice; _moi qui n'en ai pas quarante, j'en ai fait plus de mille_.

[72] Voltaire était logé chez le marquis de Villette, qui, jouissant peut-être avec trop de vanité du bonheur de montrer son hôte à tout Paris, s'attira ce quatrain:

Petit Villette, c'est en vain Que vous prétendez à la gloire;
Vous ne serez jamais qu'un nain Qui montre un géant à la foire.

* * * * *

Mlle Arnould avait une fille assez laide et fort rousse. Cet enfant de l'amour ayant atteint l'âge de puberté sans avoir fait un faux pas, un malin observa que sa couleur ne contribuait pas peu à la maintenir sage. «_Vous avez raison_, répartit Sophie, _ma fille est comme Samson; sa force est dans ses cheveux_.»

* * * * *

En 1778 Monvel fit débiter au Théâtre-Français une demoiselle _Mars_, qui pour un moment produisit le concours occasionné précédemment par Mlle Raucourt. Cette actrice était douée d'une belle figure, d'une taille haute et d'un bel organe, mais elle n'avait pas assez de talents pour se soutenir sur la scène française. Un amateur engoué de la débutante, fit faire son portrait par un artiste qui la peignit extrêmement pâle. «_O ciel!_» s'écria Sophie en le voyant, _est-ce qu'on a peint MARS en caractère?_»

* * * * *

Le médecin Guibert de Préal dissertait sur les avantages de son art. «_Mon cher docteur_, lui dit-elle, _quand je vous vois

traiter un malade, il me semble voir un enfant qui mouche une chandelle_.»

* * * * *

Mlle Duplant, qui remplissait à l'Opéra les rôles à baguette, était d'une corpulence volumineuse; il se présenta pour la doubler une actrice de province qui avait une fort belle voix, mais dont la taille effilée contrastait singulièrement avec celle de Mlle Duplant. Elle ne fut pas reçue, et Sophie dit plaisamment: «_Si cette femme tient tant aux rôles à baguettes, que ne se fait-elle fusée volante._»

* * * * *

C'est aux Chinois que les Anglais doivent l'art de composer les jardins paysagistes[73], nommés abusivement _jardins anglais_. Sophie alla visiter dans sa nouveauté celui que M. Boutin avait fait construire, et qui s'appelle maintenant _Tivoli_. En voyant la bizarrerie de tous les objets qu'on y a rassemblés, elle s'écria:--_On a mis ici la nature en mascarade._--Mais remarquez donc cette jolie rivière.--_Oh! oui_, reprit-elle, _cela ressemble à une rivière comme deux gouttes d'eau_.

[73] La plus belle promenade d'Athènes s'appelait _le Céramique_, d'un mot grec qui signifie _tuile_, origine semblable à celle du plus beau jardin de Paris, qu'on nomme _les Tuileries_. On sait que le célèbre Lenôtre en a dirigé l'exécution.

Sur la forme d'un beau jardin Si le goût devient incertain, Anglais, Chinois gardez le vôtre; Car jamais vous n'aurez _Lenôtre_.

* * * * *

Un jour qu'il y avait une grande réunion au concert spirituel qui se donnait aux Tuileries pendant la quinzaine de Pâques, on fit passer les musiciens dans la salle du conseil. «_S'accorder dans une salle de conseil_, dit Sophie, _c'est un vrai tour de page_.»

* * * * *

On lui demandait pourquoi Mlle V., son amie, avait quitté un certain acteur qu'elle avait comblé de ses bontés.--_Les hommes sont si trompeurs_, répondit-elle.--Cet amant semblait cependant la payer de retour.--_Comme cela_, reprit Sophie; _il était assez bien pour la représentation, mais il manquait toujours aux répétitions_.

* * * * *

On sait que Mlle R.[74] a passé pour avoir, comme la chevalière d'Eon, un sexe fort équivoque. Un étranger se trouvant avec cette actrice l'appelait _Madame_. Sophie qui l'entendit reprit aussitôt: «_Dites MADEMOISELLE, ou plutôt MONSIEUR._»

[74] Cette nymphe reçut un jour ce madrigal:

Pour te fêter, belle R., Que n'ai-je obtenu la puissance De changer vingt fois en un jour Et de sexe et de jouissance! Oui, je voudrais pour t'exprimer Jusqu'à quel degré tu m'es chère, Etre jeune homme pour t'aimer, Et jeune fille pour te plaire.

Une jeune débutante[75] qui passait pour un petit dragon de vertu, avait appris un pas fort difficile qu'elle n'osait répéter en public: enfin elle s'enhardit et réussit complètement.--Ah! dit-elle en rentrant dans la coulisse, que j'ai eu de peine à faire ce

pas-là.--_Bah!_ reprit Sophie, _il n'y a que le premier PAS qui coûte_.

[75] Barthe, dans ses Statuts pour l'Opéra, adresse aux débutantes l'article suivant:

Pour toute jeune débutante Qui veut entrer dans les ballets, Quatre examens au moins c'est la forme constante; Primo, le duc qui la présente, Y compris l'intendant et les premiers valets: Ceux-ci près de la nymphe ont droit de préséance; Secundo, nous, ses directeurs; Tertio, son maître de danse; Quarto, pas plus de trois acteurs.

Une courtisane nommée Dorval avait épousé depuis peu le marquis d'Aubard. Un soir que cette Laïs était à l'Opéra dans une parure éblouissante, quelqu'un demanda à Mlle Arnould qui était cette grande dame. «_C'est une petite personne_, répondit-elle, _qui s'est laissé tomber d'un quatrième étage dans un carrosse sans se faire de mal_.»

* * * * *

La galanterie n'est guère connue qu'en France, où la mode qui influe sur les mœurs fait consister la gloire d'un sexe dans ce qui fait la honte de l'autre, dans la manie des bonnes fortunes; mais les coureurs de ruelles font souvent des dupes. Sophie disait de M. L. qui affichait de grandes prétentions en amour: «_Cet homme n'a que le premier jet_.»

* * * * *

Dugazon était regardé comme un excellent mime; c'était un bouffon du premier ordre sur la scène, et même dans la société; mais il avait le défaut de trop charger ses rôles, et à force de vou-

loir faire rire il manquait quelquefois son but. On demandait à Mlle Arnould ce qu'elle pensait de cet acteur. «_C'est un bon comédien_, répondit-elle, _plaisanterie à part_.»

* * * * *

Mlle Laguerre unissait souvent l'Amour et Bacchus, et rarement elle montait sur le théâtre sans avoir sablé quelques verres de Champagne. Le lendemain d'une orgie qu'elle avait faite chez M. Haudry de Souci, riche fermier général dont elle épuisait la fortune, cette actrice dit à ses camarades qu'elle avait bu de toutes sortes de vins. «_Je gage_, reprit Sophie, _que tu n'as jamais goûté celui de Constance_.»

M. de Chalabre était fils d'un joueur renommé. Le jeu avait fait passer de père en fils dans cette famille une assez belle fortune que les faveurs de la cour accrurent encore. Mlle Arnould passant auprès d'une terre que ce joueur venait d'acheter, quelqu'un lui en fit remarquer l'habitation. «_Oh! oh!_ dit-elle, _c'est bien fort pour un château de CARTES_.»

* * * * *

Un jour qu'elle avait déployé dans un cercle brillant toutes les grâces de son esprit, une dame, connue par son amabilité, lui dit avec enthousiasme:--Jamais, Mademoiselle, je n'ai entendu parler avec autant de charmes.--_Madame n'est donc pas une femme qui s'écoute?_ répondit-elle.

* * * * *

Voltaire, dans ses derniers jours, ne pouvait voir sans un violent chagrin qu'on se permît à l'Opéra d'estropier nos belles tragédies; il entendait parler d'_Electre_; il tremblait pour _Alzi-

re_, pour _Sémiramis_, pour _Tancrède_. «_J'approuve fort M. de Voltaire_, dit Sophie; _un bon père doit craindre que ses enfans ne se gâtent à l'Opéra_.»

* * * * *

Le comte de Merci Argenteau, ambassadeur d'Autriche, devint tellement amoureux de Mlle Levasseur, qu'il lui acheta une baronnie de 25,000 liv. de rentes, lui fit construire un hôtel, et la combla de biens. Son excellence voulut en 1779 la faire renoncer à l'Opéra; mais l'amour de son art l'empêcha d'y consentir, et elle ne se retira qu'en 1788. Cette actrice fut pendant quelques années l'un des soutiens des ouvrages de Gluck. Un jour que l'on donnait _Alceste_, un détracteur de cette nouveauté s'écria au second acte:--Ah! Rosalie, vous m'arrachez les oreilles.--_Ah! Monsieur, quelle fortune_, répliqua Sophie, _si c'était pour vous en donner d'autres_!

* * * * *

M. de J. possédait en même temps la feuille des bénéfices et la maigre G.[76]. Ce voluptueux prélat lui portait beaucoup d'intérêt, et partageait avec elle et une de ses nièces le fruit de ses simonies. Sophie disait de sa camarade G.: «_Je ne conçois pas comment ce petit ver à soie n'est pas plus gras; il vit sur une si bonne FEUILLE!_»

[76] Un jour que cette danseuse jouait le rôle de _Campaspe_ dans le ballet d'_Alexandre_, Favart lui adressa ces vers:

Dans ce ballet, nouvelle Terpsichore, Vous présentez à nos regards surpris La superbe Pallas, la sensible Cypris, La légère Diane et la charmante Flore. Sous leurs différens attributs Tous

les coeurs sont forcés de vous rendre les armes. Eh! le moyen de braver tant de charmes? Si l'on résiste à Flore, on est pris par Vénus.

* * * * *

Voltaire, peu de temps avant sa mort, voulant faire jouer sa tragédie d'_Irène_, toute la troupe des comédiens français alla chez lui. Le poète dit à Mme Vestris qui devait remplir le rôle principal:--Madame, j'ai travaillé pour vous cette nuit comme un jeune homme de vingt ans.--Sophie Arnould, présente à cette audience, reprit avec sa malice ordinaire:--_Au moins, ce n'a pas été sans rature._

* * * * *

Volange débarrassa Mlle Laguerre d'une partie des dépouilles du duc de Bouillon, et ce fut avec cet acteur forain qu'elle contracta le goût de débauche qui l'entraîna dans la tombe au milieu de son printemps. La santé de cette actrice se trouvant dérangée par suite de ses nombreux excès, tous ses amis déplo- raient sa triste situation. «_Hélas!_ dit Sophie, _c'est un si rude métier que celui de LA GUERRE_.»

* * * * *

Plusieurs peintres avaient travaillé à un portrait de saint Louis destiné pour les Invalides, et n'avaient pu y réussir complète- ment. Lors de l'exposition, Mlle Arnould dit: «_Jamais le prover- be_ gueux comme peintre _ne s'est mieux vérifié qu'aujourd'hui, car à dix ils n'ont pu faire CINQ LOUIS_. (saint Louis.)»

* * * * *

Mlle Levasseur, veuve de J.-J. Rousseau, qui de sa servante était devenue sa femme[77], rentra dans son premier état en épousant le nommé _Montretout_, laquais du marquis de Girardin, seigneur d'Ermenonville, chez lequel le philosophe s'était retiré. M. de Girardin fut indigné de la bassesse de cette femme, et tous les partisans de Jean-Jacques le furent également de lui avoir vu placer son affection dans une telle compagne. «_Pourquoi blâmer le choix de cette veuve?_ dit Sophie; _elle épouse un homme qui n'a rien de caché pour elle, et dans tous les états de la vie on aime mieux son égal que son maître_.»

[77] M. Lebegue de Presle, médecin et ami de J.-J. Rousseau, étant allé le voir à Ermenonville quelque temps avant sa mort, il le trouva montant péniblement de sa cave, et lui demanda pourquoi à son âge il ne confiait pas ce soin à Mme Rousseau? _Que voulez-vous?_ répondit-il; _quand elle y va elle y reste_.

* * * * *

Elle avait une affaire de cheminée avec le ministre qui administrait le département de Paris. M. Thomas, chargé d'arranger cela, lui dit:--Mademoiselle, j'ai eu occasion de voir M. le duc de la Vrillière et de l'entretenir de votre cheminée. Je lui ai d'abord parlé en citoyen, ensuite en philosophe.--_Eh! Monsieur_, reprit-elle vivement, _ce n'était ni en citoyen ni en philosophe; c'était en ramoneur qu'il fallait lui parler_.

* * * * *

Mlle Cléophile quitta le théâtre pour se livrer entièrement aux aventures galantes. Un mal d'aventure lui ayant enlevé le palais de la bouche, on le lui remplaça par une feuille d'or, ce qui la faisait nasillonner d'une manière désagréable. Cette disgrâce la ren-

dit sage; elle donna dans les beaux-esprits et les philosophes. La Harpe devint amoureux fou de cette nymphe[78]; il menait ses confrères chez elle, et osa un jour l'introduire à l'Académie, où il la plaça parmi les femmes les plus honnêtes. Cette courtisane avait des prétentions à l'esprit, citait beaucoup et faisait souvent des _quiproquo_. Se trouvant dans un cercle près de Mlle Arnould, elle commit un anachronisme fort ridicule. «_Hé bien_, s'écria Sophie, _il y a cependant trente ans que Mademoiselle étudie l'HISTOIRE_.»

[78] Ce poète, dans son enthousiasme, lui adressa une chanson remplie de grâce et de sentiment. En voici un couplet:

Quoiqu'Amour m'ait dans ses chaînes Engagé plus d'une fois,
Quoiqu'Amour, malgré ses peines, M'ait fait adorer ses lois, Par
une erreur très facile Dans un coeur bien enflammé, Je crois,
près de Cléophile, N'avoir pas encore aimé.

* * * * *

Mme M. avait, comme on le sait, les cheveux d'un blond fort équivoque. Quelqu'un demanda à Mlle Arnould s'il était vrai qu'un certain lord fût amoureux de sa fille? «_Je n'ai pas encore ouï-dire_, répondit-elle, _qu'aucun Anglais ait fait la conquête de la toison d'or_.»

* * * * *

Mlle Duplant était une belle femme. Cette actrice, en jouant le rôle de _Circé_, avait appris à charmer les amans fortunés qui se présentaient. Sa cupidité lui ayant fait quitter le comte de D. pour un riche boucher dont nous avons déjà parlé, quelqu'un s'étonna que cette Laïs ne sût pas distinguer un gentilhomme d'un homme

de la plus vile _espèce_. «_Chacun a son prix_, répartit Sophie; _mais en fait d'espèce, un homme de quantité vaut mieux qu'un homme de qualité_.»

* * * * *

Son jockey étant revenu tout crotté de faire une commission pressée:--_Où diable t'es-tu donc mis?_ lui dit-elle.--Je courrais si fort que je suis tombé dans le ruisseau.--_Je ne t'avais pas dit_, reprit-elle, _d'aller ventre à terre_.

* * * * *

M. Moline fit représenter en 1780 une pastorale intitulée _Laure et Pétrarque_. Il se trouvait alors à l'Opéra une figurante nommée _Laure_, qui sortant de jouer dans cette pièce se plaignit en rentrant au foyer d'un grand mal de coeur. «_Je gage_, dit Sophie, _que cette jeune fille porte avec elle les OEuvres de Pétrarque_.»

* * * * *

Depuis longtemps M. de L. avait coutume de passer avec elle toutes ses soirées d'hiver. Un jour il voulait s'en excuser sous quelque prétexte; mais ce fut en vain, et après maintes sollicitations auxquelles il ne put résister, elle finit par lui dire: «_Mon cher comte, quand on a brûlé des mêmes feux, il faut cracher sur les mêmes tisons_.»

* * * * *

Lorsque Mlle G. était la maîtresse de M. de J., on lui présenta un jeune abbé en la priant de lui faire obtenir un bénéfice. La prêtresse de Terpsichore demanda gravement:--_A-t-il des

moeurs?_--Celui qui rapportait cette anecdote ajouta:--La question de Mlle G. est d'autant mieux fondée qu'elle connaît _la morale_.--Oui_, répartit Sophie, _comme les voleurs connaissent la maréchaussée_.

* * * * *

Le marquis de Bièvre déjeûnant un jour chez elle, on servit un melon auquel il reprocha d'avoir _les pâles couleurs_. «_N'en soyez point surpris_, reprit Sophie, _c'est qu'il relève de COUCHE_.»

* * * * *

Un banquier fort sot personnage ayant obtenu à prix d'or les faveurs de Mlle A., actrice des Italiens, était dans une société où se trouvait Mlle Arnould. Notre Midas, en vantant toutes ses conquêtes, parla d'A., et dit que la belle l'avait _grandement logé_. «_Cela doit être_, reprit Sophie qui voulait venger sa camarade, _car elle m'a dit qu'elle ne pensait pas que vous eussiez un si petit train_.»

* * * * *

Les premières représentations de _la Veuve du Malabar_[79] furent mal accueillies; mais Le Mierre, à la faveur de quelques corrections, obtint que cette _Veuve eût ses reprises_, et elle reparut dans le monde avec un peu plus d'éclat. Comme le succès de cette pièce tenait au perfectionnement du _bûcher_, Sophie dit: «_Qu'entre la Veuve du Malabar de 1770 et celle de 1780, il y avait la différence d'une falourde à une voie de bois_.»

[79] Un provincial venait d'arriver à Paris; son hôte lui demanda s'il voulait voir _la Veuve du Malabar_.--_Ah! que nen-

ni_, reprit-il; _je m'en tiendrai, s'il vous plaît, à ma femme_.

* * * * *

Barthe était un auteur pétri d'amour-propre, et assez ignorant de tout ce qui n'avait pas rapport au théâtre et à la poésie; c'était presque un second Poincette, qui prêtait singulièrement aux mystifications. Mlle Arnould voulant s'en amuser forma un grand souper dont il était; elle avait donné le mot à Volange, que le rôle de _Jeannot_ rendait alors célèbre. Ce farceur se fit annoncer sous le nom du _chevalier de Médicis_, qu'on dit à Barthe être un bâtard de la maison de ce nom. Ce seigneur parut le distinguer entre tous les convives, le prit à l'écart, lui parla de tous ses ouvrages avec admiration; ce qui excita celle du poète, auquel il proposa de faire un poème épique en l'honneur de sa maison. Cette farce dura pendant tout le repas: enfin, au moment où Barthe était le plus enchanté de l'Italien, la maîtresse de la maison demanda un verre, et regardant le prétendu chevalier: _à ta santé, Jeannot_. On peut juger combien Barthe fut décontenancé; il devint le plastron de mille quolibets, et _Jeannot_ ne fut pas des derniers à le turlupiner.

* * * * *

Un ancien musicien de l'Opéra venait d'épouser une femme jeune et jolie. Ce bon mari vantait sans cesse la fidélité de sa compagne. «_Si cela était_, lui dit Sophie, _auriez-vous tant d'amis_?»

* * * * *

En 1780 un grand nombre d'amateurs désirant conserver la mémoire des cinq plus parfaites danseuses de l'Opéra qui exis-

taient alors, sollicitèrent le sieur Machy, sculpteur, d'en perpétuer les traits. En conséquence il ouvrit une souscription. Mlle Guimard devait être représentée en Terpsichore; Mlle Heynel en nymphe; Mlles Allard et Peslin en bacchantes, et Mlle Théodore en bergère. Ces statues étant principalement destinées aux boudoirs et aux petits réduits, devaient être en biscuit de huit pouces de hauteur. Un amant de Mlle Heynel étant sur le point de retourner en Angleterre, Sophie lui dit en riant: «J'espère, Monsieur, que vous ne vous embarquerez pas sans BISCUIT.»

* * * * *

Le théâtre de l'Opéra fut détruit pour la seconde fois le 8 juin 1781. A peine le spectacle était-il fini, que le séjour des grâces et des divinités, que tous ces palais, ces temples magnifiques, ces bosquets enchanteurs devinrent tout à coup la proie des flammes. Un cruel incendie consuma la salle; plusieurs personnes périrent; le feu dura pendant huit jours. Le lendemain matin le peuple regardait les affreux ravages du feu avec un visage consterné. Bientôt une voiture chargée de costumes échappés aux flammes traversa la place du Palais-Royal. Un crocheteur s'avisa de mettre sur sa tête un casque qu'il trouva sous sa main; il se couvrit ensuite d'un manteau de pourpre. Debout sur la charrette, comme un vainqueur qui fait son entrée dans un char de triomphe, il attira les regards du public, dont la tristesse se changea tout à coup en éclats de rire. Voilà le chagrin du Français. Quelques jours après il y eut des étoffes couleur de feu d'Opéra. Mlle Arnould voyant ses camarades se désoler de la perte qu'ils éprouvaient, leur dit en soupirant: «Hélas! mes amis, ne sommes-nous pas tous condamnés au FEU?»

* * * * *

A la seconde représentation d'_Iphigénie en Tauride_ (en janvier 1781), Mlle Laguerre qui en remplissait le principal rôle était ivre[80], mais ivre au point de chanceler sur la scène et de se rendre fort incommode à toutes les prêtresses empressées de la soutenir. Tous les secours qui pouvaient dissiper promptement les vapeurs qui offusquaient encore le cerveau de la princesse lui furent administrés dans l'intervalle du second acte, et la mirent en état de chanter avec plus de décence dans les deux derniers. Quelqu'un ayant demandé si cette actrice jouait Iphigénie en Aulide ou en Tauride: «_Non, Monsieur_, répondit Sophie, _c'est Iphigénie en Champagne_.»

[80] On lui adressa le lendemain ce _madrigal_ :

Vous chantez comme une syrène, Vous buvez autant que Si-lène, Et vous aimez mieux que Cypris; Des plaisirs vous êtes la reine: Partout vous remportez le prix, A la table, au lit, sur la scène.

* * * * *

M*** débuta au Théâtre-Français en 1770; il fut le contemporain de _Lekain_, de _Brisard_, de _Préville_, et son nom s'associe naturellement à ces noms célèbres. Cet acteur a produit plusieurs ouvrages dramatiques qui ont joui d'un grand succès; mais sa moralité ne répondait pas à ses talents. Accusé d'un péché que les dames ne pardonnent pas, il se réfugia en Suède où il fut bien accueilli du roi qui lui fit une pension de 20,000 liv. pour être son lecteur et l'un des premiers comédiens de sa capitale. Sa fuite ayant eu lieu à l'époque de l'embrasement de l'Opéra: «_Je

ne suis point surprise du départ de M****_, dit Mlle Arnould; _voilà tant d'incendies; le pauvre garçon a craint la brûlure_.»

* * * * *

Mlle Lefèvre[81], seconde femme de Dugazon, débuta à la Comédie-Italienne le 19 juin 1777 par le rôle de Pauline dans _le Sylvain_; elle se montra l'émule de Mme Favart, marcha de près sur ses traces, et comme elle contribua au succès de plusieurs ouvrages dramatiques; _Nina_ ou _la Folle par amour_ fut son triomphe. Sa beauté compromit plus d'une fois sa vertu, et son mari était le premier à la décrier. «_Cet homme est bien inconséquent_, disait Sophie; _il peut penser de sa femme tout ce qu'il voudra, mais il ne faut pas en dégoûter les autres_.»

[81] Cette actrice étant allé jouer à Amiens, un jeune homme lui offrit son coeur et vingt-cinq louis; elle le toise avec dignité et lui dit d'un ton imposant: _Jeune homme, gardez votre hommage et vos vingt-cinq louis; si vous me plaisiez je vous en donnerais cent._

* * * * *

Mlle Théodore ne se détermina à danser sur le théâtre que par complaisance pour son maître Lany, jaloux de prouver au public qu'il était en état de transmettre son talent. Cette charmante personne nourrissait son esprit des ouvrages de J.-J. Rousseau, et lorsqu'elle entra à l'Opéra, elle écrivit à ce philosophe austère pour lui demander des instructions sur la manière de s'y conduire. Jean-Jacques fut flatté d'un pareil hommage, et ne dédaigna pas de répondre à sa lettre. Sophie qui avait peu de confiance dans cette belle affiche, et qui ne croyait pas qu'on pût être sage et danser à l'Opéra, dit à quelqu'un qui prônait Mlle

Théodore: «_Ne voyez-vous pas qu'elle veut arriver au vice par le chemin de la vertu?_»

* * * * *

M. Blanchard, qui depuis est devenu un célèbre aéronaute, annonça au mois d'août 1782 qu'il naviguerait dans les airs au moyen d'un bateau volant. Ce projet rappela la folie de M. Desforges, chanoine d'Etampes, qui, voulant aussi traverser les airs en cabriolet, se cassa le cou dans son jardin, et celle du marquis de Baqueville qui, de son hôtel de la rue de Baune, au moyen de deux ailes à ressorts, alla tomber sur un des bateaux qui couvrent la Seine, en se brisant les os. Ces essais malheureux ne dégoûtèrent point M. Blanchard, qui fit insérer dans les Petites-Affiches une lettre assez platement écrite sur les résultats de son expérience. Mlle Arnould dit à ce sujet: «_Avec cet esprit-là, M. Blanchard[82] s'ennuiera bien en l'air._»

[82] Cet aéronaute ayant fait en 1784 une ascension malheureuse, on chanta le couplet suivant, qu'on pourrait appliquer à plusieurs de ses confrères:

Au champ de Mars il s'enrôla, Au champ voisin il resta là,
Beaucoup d'argent il ramassa, _Sic itur ad astra_.

* * * * *

Un danseur à l'Opéra ayant été trouvé couché avec une soeur du couvent de Saint-Mandé, cette religieuse fut conduite dans une maison de force, et son amant au Fort-l'Evêque. Cette soeur avait été femme de chambre de Mme Dubarri, lui avait donné de la jalousie, et avait été obligée de prendre le voile pour se soustraire à la vengeance de sa maîtresse. Lorsque Sophie apprit son

incartade, elle dit: «_J'ai toujours pensé que cette fille ne serait qu'une soeur CONVERSE._»

* * * * *

Le poète Barthe, dont nous avons déjà parlé, avait autant de ridicules que d'esprit, et l'on s'amusait souvent à ses dépens. Un jour qu'il se fâchait des épigrammes qu'on lui lançait: «_Calmez-vous_, lui dit Mlle Arnould; _ne savez-vous pas que ce n'est qu'aux arbres à fruit que les vauriens jettent des pierres_.»

Elle avait un petit chien auquel elle était fort attachée; il tomba malade; on le porta chez le fameux _Mesmer_[83], qui magnétisa l'animal. Le malade éprouva la crise la plus favorable; il guérit. On le rapporte à sa maîtresse, qui donne gaîment un certificat de guérison; mais le lendemain le chien meurt. «_Au moins_, dit Sophie, _je n'ai rien à me reprocher; le pauvre animal est mort en parfaite santé_.»

[83] Un anti-mesmeriste fit alors circuler cette épigramme:

Le magnétisme est aux abois; La Faculté, l'Académie L'ont condamné tout d'une voix, Et même couvert d'infamie. Après ce jugement bien sage et bien légal, Si quelqu'esprit original Persiste encor dans son délire, Il sera permis de lui dire: Crois au magnétisme.... animal.

Mlle L***, de la Comédie-Française, était entretenue par M. Landry, receveur général des finances, qui lui prodiguait l'argent avec un luxe digne de sa qualité. Ce financier la quitta, quoiqu'il en eût des enfans, et épousa une autre courtisane. Un tel abandon donna de l'humeur à la charmante L*** dont la santé périssait depuis longtemps. Dégoutée des vains plaisirs de ce monde,

elle devint l'édification du public, et ne joua pas moins bien le rôle de dévote que celui de soubrette. Mlle Arnould, apprenant que cette néophyte voulait aller vivre dans un couvent, s'écria: «_Oh! la friponne; elle s'est fait sainte en apprenant que Jésus s'est fait homme._»

* * * * *

M. G..., fils d'un avocat de Bordeaux, vint à Paris en 1782; il était doué de l'organe le plus beau et le plus merveilleux. Il contrefaisait, à s'y tromper, toutes les voix des acteurs et des actrices, tous les instrumens d'un orchestre; à lui seul il exécutait un opéra: ce talent unique l'eut bientôt faufile parmi les filles du haut style; c'était à qui l'aurait. Quand il eut chanté, dans l'oratorio d'Haydn, le rôle d'_Uriel_, Sophie dit: «_Je n'avais pas besoin de le voir ici pour savoir qu'il chantait comme un ANGE._[84]»

[84] Un amateur qui avait admiré aux concerts de Feydeau les talens de M. G., observait qu'il n'avait cependant qu'un petit filet de voix.--Tudieu! reprit quelqu'un qui pendant la romance avait évalué la recette, vous appelez cela un _petit filet_, qui pêche huit mille francs dans la poche des Parisiens!

Dès que le drame d'_Henriette_ eût été joué, la critique ne respecta ni le sexe ni les goûts de l'auteur. Quelqu'un dit alors que Mlle R... employait mal sa langue. «_Certainement_, ajouta Sophie, _car souvent elle se sert du féminin au lieu du masculin._»

* * * * *

Mlle Aurore, élève de l'Académie royale de Musique, aimait la littérature et les beaux-arts. Voulant perfectionner ses talents, elle s'adressa à Mlle R..., et réclama sa bienveillance par des vers assez bien faits. Les goûts de cette actrice lui ayant déplu, elle se tourna du côté de Mlle Arnould, et lui proposa de la guider dans la carrière du théâtre. Celle-ci y consentit; mais trouvant cette jeune personne plus sage qu'elle ne le pensait, elle lui dit: «_Prends-y garde_, ma chère amie, _Dieu a maudit un figuier précisément parce qu'il ressemblait à une vierge_.»

* * * * *

Le comte de L..., connu pour avoir été l'un des plus aimables seigneurs de l'ancienne cour, avait dans le caractère un fond de bizarrerie qui le rendait quelquefois difficile à vivre. Tour à tour caressant et brusque, tendre et grondeur, jaloux et volage, il voulait régner en maître sur le coeur de ses maîtresses. Sa libéralité seule excusait ses défauts, et l'on sait que l'inconstance de ses goûts épuisa son immense fortune. Sophie lui fut toujours attachée, et dans le calme de l'âge mûr elle regrettait encore le temps orageux de ses premières amours. Elle en causait un jour avec Rulhières; et, lui racontant les fureurs de son premier amant, elle ajouta avec une naïveté charmante: «_Ah! c'était le bon temps; j'étais bien malheureuse_.»

* * * * *

En 1782 le prince de Guémené, grand chambellan de France, fit une faillite d'environ vingt-cinq millions[85]; ce fut une désolation générale dans tout Paris, tant le nombre des créanciers était considérable. Mlle Arnould y perdit trente mille francs. Un

de ses amis déplorait ce fâcheux événement: «_Hélas!_ dit-elle, _ce qui vient de la flûte retourne au tambour_.»

[85] Le jeune Vestris ayant fait à son père des mémoires effrayans, il fit venir cet enfant prodigue, et, à la suite d'une longue réprimande, il lui dit gravement qu'_il ne voulait pas de Guéméné dans sa famille_.

Mlle Duplant avait un fils qu'elle aimait tendrement: elle céda même à cet enfant de l'amour, par acte devant notaire, une petite terre qu'elle possédait depuis plusieurs années. Cette bonne mère témoignait un jour l'intention de faire élever son fils au sein de sa famille. «_En ce cas_, lui dit Mlle Arnould, _il faut l'envoyer au collège des Quatre-Nations_.»

* * * * *

Rien n'était moins édifiant que d'entendre au Concert spirituel chanter Mlles Saint-Huberti et Girardin, qui, dans le costume le plus voluptueux, la gorge mi-nue, les yeux en coulisse, récitaient avec des prétentions érotiques une paraphrase des psaumes de David. Toute la troupe lyrique était sur le même ton. Sophie apercevant un jour Mlle Dubuisson, chanteuse des chœurs, environnée d'une compagnie d'officiers aux gardes qui tour à tour l'agaçaient: «_Cette petite fera son chemin_, dit-elle à quelqu'un; _voyez comme elle se pousse dans l'épée_.»

* * * * *

Elle racontait fort plaisamment la confession de Mlle Laguerre, et disait que cette pécheresse pleurant comme une Madeleine aux pieds de son directeur, avouait avec componction qu'elle avait ruiné un évêque, ce qui la tourmentait infiniment.

«_Manger le bien de l'Eglise_, s'écriait-elle! _Dieu ne me le pardonnera jamais._» Elle nomma ensuite un financier qu'elle avait dévoré: «_Ah! pour celui-là je ne saurais m'en confesser, car c'est la meilleure action que j'aie pu faire._»

* * * * *

Beaumarchais passa quatre ans à combattre les obstacles sans cesse renaissans qu'on mettait à recevoir le _Mariage de Figaro_. Le jour de la première représentation de cette pièce (27 avril 1784), la critique la menaçait d'une chute prochaine. «_Oui_, dit Mlle Arnould, _c'est une pièce qui tombera..... quarante fois de suite_.» Cette prédiction a été plus que réalisée, car le _Mariage de Figaro_ a eu plus de cent représentations consécutives.

* * * * *

Mme B. de S., ci-devant C. de G.[86], philosophe comme un docteur, savante comme un bel-esprit, donnait par goût dans les sciences, et par délassement dans la galanterie. Un jour La Harpe vantait l'érudition d'un ouvrage qu'elle venait de publier. «_Comment cette femme ne serait-elle pas profonde_, dit Sophie, _il y a quinze ans qu'elle fait son cours d'humanités_.»

[86] A MADAME DE G.,

AUTEUR DE MILLE ET UN OUVRAGES.

Vous avez la fureur d'écrire, Et rien ne peut la réprimer; Mais avant de vous faire lire Tâchez de vous faire estimer.

A. D.

* * * * *

Le comte de R... était fils d'un cabaretier de _Bagnols_, en Languedoc; on l'a souvent attaqué sur sa naissance et son comté, et il n'a jamais répondu. Un jour qu'il avait reçu une épigramme extrêmement mordante, il dit au foyer de l'Opéra qu'il rouerait de coups l'auteur de ce brûlot. Mlle Arnould dit tout bas à quelqu'un: «_Appaisez donc R..., et recommandez-lui de faire comme son père, qui mettait de l'eau dans son vin._»

Le 16 juillet 1784 le roi de Suède étant à l'Opéra avec la reine Sa Majesté voulut faire voir à cet illustre étranger les talents du jeune Vestris[87], qu'il n'avait point encore vu, parce que ce danseur arrivait de Londres. Elle lui fit dire de danser; il répond qu'il ne le peut pas, qu'il a mal au pied. Comme la reine savait que ce n'était qu'un prétexte, elle lui envoie un second message par lequel elle _l'en prie_. Sa prière n'eut pas plus d'effet que son ordre. Le lendemain il fut conduit à l'hôtel de la Force. Le père Vestris ayant appris l'insolence de son fils, lui témoigna son indignation. _Comment_, lui dit-il, _la reine de France fait son devoir, elle te prie de danser, et tu ne fais pas le tien! je t'ôterai mon nom_. Ce propos singulier, mais digne du personnage, surprit beaucoup moins que l'action du fils. Sophie dit à ce sujet: «_Ces gens-là prouvent bien qu'ils ont l'esprit aux talons._»

[87] En 1779 ce petit mutin n'ayant absolument pas voulu doubler son père dans un des derniers ballets d'_Armide_, reçut l'ordre de se rendre au Fort-l'Evêque. Rien de plus pathétique que les adieux du père et du fils: _Allez_, lui dit le _diou_ de la danse, _allez, mon fils; voilà le plus beau jour de votre vie_. _Prenez mon carrosse et demandez l'appartement de mon ami le roi de Pologne; je paierai tout._

* * * * *

Beaumarchais voulant accroître la vogue dont il jouissait, proposa une institution patriotique en faveur des pauvres mères nourrices dont il se déclarait le chef. La lettre contenant ses idées à ce sujet fut insérée dans le Journal de Paris, mais ne produisit point l'enthousiasme dont il s'était flatté. Pour exciter l'émulation des personnes généreuses, il annonça quelques jours après que la cinquantième représentation de son *Figaro* serait donnée au profit des pauvres mères. Au jour marqué il se trouva à la cinquantième représentation du *Mariage de Figaro* presque autant de monde qu'à la première. «*Voyez*», dit Sophie, «comme cet auteur sait allier le bien et le mal; il donne du lait à l'enfance et du poison à la jeunesse.»

* * * * *

On attendait à Paris en 1786 un prince indien qui voyageait, disait-on, avec un quarteron de femmes.--Que dira M. l'archevêque, observa quelqu'un, souffrira-t-il un tel scandale? Les mœurs seront blessées si l'on permet que cet étranger conserve son sérail; et puis, il faut qu'il se fasse chrétien.--*Oh mon Dieu!* dit Mlle Arnould, *il n'a qu'à embrasser notre religion, on lui passera toutes les filles de l'Opéra.*

* * * * *

On peut regarder la fameuse affaire du collier comme le premier acte de la révolution française. Le cardinal de Rohan fut un des acteurs malheureux de cette singulière pièce qu'on regardait alors comme un Conte des mille et une Nuits. Sophie dit après avoir lu le mémoire de cet illustre accusé: «*Le cardinal n'est pas franc du COLLIER.*»

* * * * *

Mlle Olivier était la maîtresse de Dazincourt lorsqu'elle mourut en couche âgée de vingt-trois ans. Ce ne sont pas seulement les charmes de sa figure qui l'ont fait regretter, c'est l'égalité de son caractère, la douceur de ses moeurs, sa gaieté franche et spirituelle: on se rappelle avec quel succès elle a établi le rôle de _Chérubin_ dans la _Folle Journée_, et comme elle imitait la tendre Gaussin dans celui d'_Eléonore_ de l'_Ecole des Mères_. Mlle Arnould disait en citant cette jeune actrice, qui n'était point vénale, n'écoutait que son coeur et restait fidèle à l'objet de son choix: «_C'est une personne charmante qui vit le plus honnêtement possible hors du mariage et du célibat._»

* * * * *

Un jeune homme vivement épris d'une actrice, pressé par ses parens de quitter Paris, et ne voulant ni s'éloigner de sa maîtresse ni désobéir à son père, s'avisa d'un expédient singulier; il prit un pistolet et se perça le bras; cette blessure le retint nécessairement à Paris.--Voilà, dit une femme, ce qui s'appelle bien aimer!--_Oui_, reprit Sophie, «_c'est aimer à la folie, et alors on mérite les petites-maisons_.»

* * * * *

Beaumarchais offrit un composé de singularités, même dans un siècle où tant de choses ont été singulières; il parvint à une très grande fortune sans posséder aucune place; il fit de grandes entreprises de commerce en vivant en homme du monde; il eut au théâtre des succès sans exemple avec des ouvrages du second ordre; il obtint la plus grande célébrité par des procès qui avec tout autre que lui seraient demeurés aussi obscurs qu'ils étaient ridicules; enfin cet homme original a réussi dans presque tout ce

qu'il a entrepris. Un bonheur aussi constant a fait dire à Mlle Arnould: «_Beaumarchais sera pendu; mais la corde cassera[88]._»

[88] En 1774 Caron de Beaumarchais ayant perdu un procès porté au parlement Maupeou, on adressa à ses juges le quatrain suivant:

O vous, qui lancez le tonnerre, Quand vous descendrez chez Pluton, Prenez votre chemin par terre; Vous seriez mal menés dans la barque à _Caron_.

* * * * *

On sait que R. avait usurpé le titre de _comte_ comme Pezai celui de _marquis_. Ce littérateur ayant lancé une épigramme contre Mlle Arnould, elle se trouva quelque temps après dans un cercle où après avoir vanté l'esprit de R. on parla de sa maison, qu'un savant généalogiste, M. de Varoquier de Méricourt de Lamotte de Combles, prétendait originaire d'Italie. «_Bah!_ dit-elle, _c'est un COMTE pour rire que l'on nous fait là_.»

* * * * *

Pendant le cours d'une discussion politique où l'on s'épuisait devant elle en projets sur le bien, sur le bonheur public, grands mots qui revenaient sans cesse à la bouche des interlocuteurs, survient M. L., amateur passionné des arts. «_Que vous arrivez à propos_, lui dit-elle; _on agite ici la question du beau idéal; je compte sur votre avis_.»

* * * * *

Elle était à l'assemblée nationale le jour qu'on arrêta la vente des biens ecclésiastiques. Ce décret excita, comme cela se devait, des réclamations bruyantes; chaque membre du clergé se levait et changeait de place à chaque instant. Mlle Arnould, impatientée de ce brouhaha, dit à quelques abbés: «_Messieurs, on veut vous raser; mais si vous remuez tant vous vous ferez couper._»

* * * * *

Une femme galante dissertant sur la politique, disait que la constitution anglaise était celle qui lui plaisait le plus. «_C'est sans doute_, répartit Sophie, _à cause de l'_habeas corpus.»

* * * * *

Lorsqu'on proposa dans l'assemblée constituante de charger les magistrats civils de quelques fonctions religieuses exercées par les prêtres, elle dit: «_Je ne serais pas fâchée que l'on supprimât le baptême; du moins tout ne se ferait pas par compère et par commère._»

On lisait devant elle un ouvrage sur la révolution, lequel ne paraissait pas lui inspirer beaucoup d'intérêt. Son lecteur qui s'apercevait que le sommeil la gagnait, crut à propos d'élever la voix. Il en était à un passage à peu près ainsi conçu: _Toute la France n'était alors qu'une vaste Bastille._ «_Oh! cela est bien vrai_, dit-elle aussitôt en l'interrompant et feignant de revenir d'une sorte d'assoupissement, _cela est bien vrai, un vaste jeu de quilles_.»

* * * * *

Mlle Saint-Huberti, en paraissant à l'Opéra, causa une révolution dans l'art du chant: on n'avait point encore vu d'exemple

d'une déclamation aussi noble et d'une sensibilité aussi touchante; elle quitta le théâtre jeune encore, et après avoir été la maîtresse du marquis de Louvois et de plusieurs autres, elle devint l'épouse du comte d'Entraigues, membre de l'assemblée constituante; ce qui fit dire à Mlle Arnould que ce représentant «_avait changé le frontispice d'un livre qui avait eu beaucoup de vogue_.»

* * * * *

Il fut ordonné en 1793 que chaque individu affichât sur sa porte son nom, son âge et sa profession. Sophie Arnould subit la loi commune, mais elle ne mit que quarante-trois ans, quoiqu'elle eût deux lustres de plus.--Je crois que vous trichez, lui dit un de ses amis, car tout le monde vous donne cinquante ans.--_Il se peut qu'on me les donne_, reprit-elle, _mais je ne les prends pas_.

* * * * *

Alexandrine Arnould faisant mauvais ménage avec M. A. M., le quitta et vint demeurer chez sa mère à Luzarches; elle y fit connaissance d'un nommé la N***, fils du maître de poste de l'endroit, et trouvant sans doute dans cet amant les qualités qu'elle désirait dans un mari, elle divorça pour l'épouser. Sophie blâma beaucoup l'inconduite de sa fille, et répondit à quelqu'un qui voulait l'excuser: «_Une telle union me paraît un scandale; le divorce n'est que le sacrement de l'adultère._»[89]

[89] M. Bourgueil a fait sur ce trait le quatrain suivant:

L'autre soir du divorce on causait entre amis; Chacun de cette loi parlait à sa manière. Cette loi, dit Chloé, moi je la définis Le

sacrement de l'adultère.

Un poète disait qu'il était fort difficile d'improviser en français, parce que cette langue a beaucoup de mots qui n'ont point leurs semblables pour la rime. Tel est le mot _peuple_, par exemple. «_Ah!_ reprit-elle, _je savais bien que le peuple n'a ni rime ni raison_.»

* * * * *

Elle s'informait de la santé d'un riche fournisseur de sa connaissance.--Il est allé prendre les eaux de Barrège, répondit-on.--_Je le reconnais bien là_, dit-elle; _il faut toujours qu'il prenne quelque chose_.

* * * * *

La disette était si grande en 1795, que le peuple de Paris fut réduit à de faibles rations de pain. On chantait alors dans tous les spectacles _le Réveil du Peuple_. Un jour qu'à l'Opéra on demandait à grands cris _le Réveil du Peuple_, elle dit tout bas à un de ses amis qui criait comme les autres: «_Ne l'éveillez pas; qui dort dîne_.»

* * * * *

On parlait devant elle d'un particulier qui à une époque assez rapprochée avait donné dans tous les excès des niveleurs, et fini par amasser une fortune considérable; ce qui fit dire à l'un des assistans avec l'accent de l'indignation:--_Est-il permis, grands dieux! qu'un tel homme prospère_.--Sophie répartit aussitôt par cet autre vers:

Le bonheur des méchans comme un torrent s'écoule!

* * * * *

Un député ayant prononcé, au conseil des cinq-cents, un discours en faveur des enfans nés hors du mariage, quelqu'un marqua son étonnement de voir les bâtards aussi bien traités que les enfans légitimes. «_C'est cependant assez naturel_, reprit-elle, _car maintenant rien n'est plus légitime que tout ce qui ne l'est pas du tout_.»

* * * * *

M. B. était fataliste par système. Il avait envie de se marier, et il prétendait posséder l'art de rendre une femme fidèle. Un jour qu'il faisait confidence de son secret à Mlle Arnould, il ajouta:-- Je suis sûr de n'être jamais cocu.--_Ce que vous dites est fort bon_, reprit-elle, _mais la destinée_!

* * * * *

Un nouveau parvenu était au spectacle près de M. R., son ancien ami, qu'il feignait de ne pas apercevoir. M. R., citant cette rencontre à Mlle Arnould, dit en gémissant:--Quel changement! il n'a pas eu l'air de me reconnaître.--_Je le crois bien_, répartit-elle, _il ne se reconnaît pas lui-même_.

* * * * *

Une ancienne actrice de l'Opéra voulant réclamer sa pension d'émérite, fit une pétition qu'elle comptait présenter au ministre de l'intérieur: elle consulta Mlle Arnould sur le style de cette pièce, qui commençait ainsi: _Monseigneur, je chantais autrefois..._--Sophie l'interrompt en disant: «_Cela ne vaut rien; si vous dites que VOUS CHANTIEZ AUTREFOIS, on vous répondra: HÉ BIEN! DANSEZ MAINTENANT._»

* * * * *

Elle dissertait avec un membre de l'Institut sur le nouveau système des poids et mesures; elle en approuvait l'uniformité, mais elle en blâmait les dénominations. «_On aura beau faire_, disait-elle, _les hommes auront toujours deux poids et deux mesures_.» Puis, prenant son ton plaisant, elle ajouta: «_Cette nomenclature scientifique ne pourra jamais se loger dans la tête des femmes: elles aimeront bien le CENTIMÈTRE, mais comment leur parler de STÈRE._» (de s' taire.)

* * * * *

Elle se lia dans le cours de la révolution avec l'abbé Lemonnier, ancien chapelain de la Sainte-Chapelle de Paris; il était vraiment curieux d'entendre converser cette femme spirituelle avec cet ingénieux fabuliste; tous deux semblaient rajeunir par les grâces de l'esprit; leur conversation était une joûte continuelle de bons mots et de saillies piquantes. Elle disait que «_de tous les gens A FABLES_ (affables) _qu'elle avait connus, l'abbé Lemonnier était le plus aimable_.»

Quoiqu'elle eût vécu dans sa jeunesse au milieu des plus brillans élèves de Terpsichore, elle n'eut jamais aucun goût pour la danse. «_A quoi sert_, disait-elle, _de savoir danser si ce talent multiplie les FAUX PAS_?» Elle était souvent entourée de poètes, la poésie lui offrait même des charmes, et jamais elle n'a pu composer un seul vers. Elle disait plaisamment à ce sujet: «_Si dans ma vie j'ai fait quelques vers, il ne me sont pas sortis de la tête._»

* * * * *

Pendant longtemps Sophie vit naître autour d'elle tous les agrémens que procure l'opulence: l'indépendance était à ses yeux le premier des biens; et elle refusa plusieurs partis qui eussent pu séduire son ambition si elle n'eût mis les plaisirs du coeur au-dessus des calculs de l'intérêt[90]. Son âme voluptueuse considérait _l'amour comme le plus agréable épisode du roman de la vie, et l'hymen comme l'éteignoir de l'amour_.

[90] M. Bertin, trésorier des parties casuelles, avait voulu l'épouser; mais elle refusa sa main par attachement pour le comte de L.

* * * * *

Elle conserva dans ses dernières années tout le feu de ses beaux yeux, au point qu'on pouvait y lire toute son histoire; et malgré une maladie cruelle qui la faisait beaucoup souffrir, son esprit montra toujours le même enjouement. On la félicitait de posséder encore cet heureux don de la nature. «_Hélas!_ dit-elle, _tout passe avec l'âge, une vieille femme n'est plus qu'une VIELLE organisée_.»

Le 22 octobre 1802, peu d'heures avant de mourir, elle disait au curé de Saint-Germain-l'Auxerrois qui lui avait administré tous les sacremens: «_Je suis comme Madeleine, beaucoup de péchés me seront remis, parce que j'ai beaucoup aimé._»

* * * * *

Sophie Arnould joignit aux talens qu'elle déploya sur la scène ce que l'étude ne donne pas, cet esprit vif et brillant qui s'échappe comme par éclairs, et qui dans ses saillies porte le caractère de la réflexion. Cette femme rare fut vivement regrettée de tous ceux

qui l'avaient connue, des mélomanes pour ses talens, des gens d'esprit pour sa conversation, et de ses amis pour son bon coeur. L'un de ces derniers composa pour elle les vers suivans :

La plus charmante des actrices Doit résider au séjour des élus.
La rigide vertu lui reprocha des vices; Mais le vice admira ses aimables vertus. L'esprit, les talens et les grâces Brillaient chez elle tour à tour, Et les beaux-arts, en composant sa cour De la vieillesse écartaient les disgrâces. O vous! nymphes de l'Opéra, Dont l'amour embellit la vie, Pour modèle prenez Sophie, Et chacun vous adorera.

* * * * *

On a remarqué que les trois plus grandes actrices du dix-huitième siècle, Clairon, Dumesnil et Arnould ont fini en 1802 leur brillante carrière; de même que les trois plus célèbres acteurs de leur temps, Eckhof en Allemagne, Garrick en Angleterre, et Lekain en France, sont morts dans la même année en 1778.

FIN.

Sources et licence

Texte : <https://www.gutenberg.org/ebooks/38974>. Domaine public (texte redistribue sans la marque Project Gutenberg). Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.